

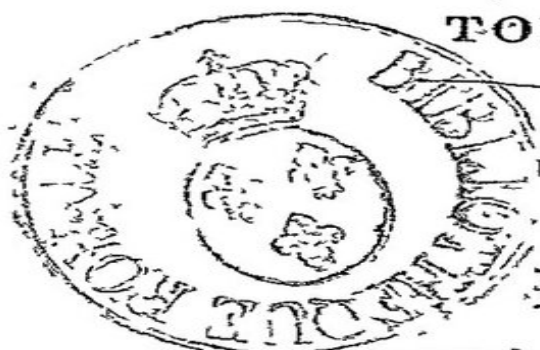
LE PAGE ET LA ROMANCE,

Par M^{me} la C^{te} d'Hautpoul,

Auteur des Contes et Nouvelles de la Grand'mère, etc.;

ORNÉ DE JOLIES FIGURES,
ET MUSIQUE PAR M. LE COMTE DE BEAUFORT.

TOME PREMIER.



PARIS,
VERNAREL ET TENON, LIBRAIRES,
RUE HAUTEFEUILLE, N^o 30.

1824.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DE

VERNAREL ET TENON,

LIBRAIRES-ÉDITEURS, RUE HAUTEFEUILLE, N° 30.

Nota. On se procure leur Catalogue général dans leur librairie.

ARITHMÉTIQUE DE BEZOUT, à l'usage de la marine et de l'artillerie, suivie des principes fondamentaux de l'arithmétique, de toutes les règles nécessaires au commerce et à la banque, et d'un traité succinct des nouveaux poids et mesures; par Peyrard, 9^e édit. Paris, 1 vol. in-8. 3 f.

ART POÉTIQUE DE BOILEAU, et divers morceaux choisis de poésie française, traduits en vers latins par Paul; ouvrage destiné aux professeurs de latinité. 1 vol. in-8. 4 f.

ASTROLOGUE (le Nouvel PARISIEN, ou le Matthieu Lænsberg réformé, à l'usage des habitants de la France, contenant un dialogue en forme de coq-à-l'âne, entre un lion, un puceron, un âne, un cheval, un paon et un rossignol; l'horoscope des douze mois de l'année; le dessous des cartes; le pour et le contre; des proverbes inédits; des étymologies curieuses; quelques beautés de la capitale; le Journal de la Librairie pour 1824; des anecdotes, des mélanges, etc.; des prophéties sur les grands et petits théâtres; un conte anecdotique qui ne contiendra que vérité; par I. K. L.,

quai des Lunettes; 1 vol. in-24, orné de fig. (13^e année). 1 f.

Chaque année se vend séparément. 1 f.

BEAUTÉS DE L'HISTOIRE DU PÉROU, ou Tableau des événemens qui se sont passés dans ce grand empire; son origine; les fictions auxquelles elle a donné lieu; ses bornes; la véritable époque de sa découverte et de son nom; sa religion, ses prêtres, ses incas, ses révolutions, ses mœurs, ses usages, ses grands hommes, ses curiosités; par M. le chevalier de Propiac; 1 vol. in-12, orné de 4 gravures. 3 f.

BEAUTÉS DE L'HISTOIRE, ou Tableau des vertus et des vices; ouvrage à l'usage des jeunes gens des deux sexes; 4^e édit. 1 vol. in-12, orné de 4 jolies gravures. 3 f.

BEAUTÉS DE L'HISTOIRE SAINTE, ou choix des traits les plus remarquables et des passages les plus éloquens contenus dans l'Ancien et le Nouveau Testament; ouvrage propre à inspirer l'amour de la religion à la jeunesse, à fortifier la foi et la piété des personnes de tout âge et de tout sexe; par M. de Propiac; 2^e édit., revue et augmentée. Paris, 1823, 1 vol. in-12, orné de 16 jolies figures. 3 f.

— Le même, papier vélin, figures coloriées. 8 f.

BIBLIOTHÈQUE PORTATIVE DES VOYAGES, trad. de l'angl. par MM. Henri et Breton; composée des voyages suivans : aux sources du Nil, par Brice; en Nubie et en Egypte, par Norden; 1^{er}, 2^e et 3^e voyages autour du monde, par Cook; en Chine et en Tartarie, par Macartney; en Chine, par Barrow, pour servir de complément à la relation de l'ambassade de lord Macartney; en Turquie, aux Indes et en Perse, par Tavernier; accompagnée d'éclaircissemens historiques et critiques, et augmentée du récit des révolutions et événemens mémorables dont la Perse et les Indes ont

- été le théâtre jusqu'à ce jour; 49 vol. in-18; y compris 8 vol. d'atlas; couverture imprimée. 72 f.
- La même, papier d'Angoulême, nom-de-Jésus, atlas, premières épreuves. 120 f.
- La même, papier vélin satiné, figures avant la lettre. 144 f.
- BLUETS (les) D'ITALIE, ou les Lettres et les Chants, par le chev. D*** de Saint-E***, in-12, orné d'une gravure. 3 f.
- BOURBONS (les), ou Précis historique sur les aïeux du Roi, sur Sa Majesté, et sur les Princes et Princesses du nom de Bourbon qui entourent son trône; dédié au Roi; par M. Montjoye, auteur de l'Histoire de Marie-Antoinette, de l'Éloge du Père Berthier, etc.; orné de 20 portraits parfaitement ressemblans, gravés par M. Forssell, d'après les meilleurs peintres. 1 vol. in-8. 8 f.
- CHARADES MISES EN ACTION, ou Théâtre de société, par madame la comtesse d'Hautpoul. 2 vol. in-12, ornés de jolies figures. 8 f.
- CLEF (la) DES PARTICIPES, par V. A. Vanier, professeur, etc.; 3^e édit., augmentée d'un grand nombre d'exemples gradués, analysés au moyen d'une seule règle mise à la portée de tout le monde. Paris, 1823, 1 vol. in-12. 1 f. 50 c.
- CONFESSIONS (les) DE J.-J. ROUSSEAU, seule édition complète, dans laquelle les noms et lacunes ont été rétablis, collationnés sur les manuscrits déposés au comité d'instruction publique. Paris, Didot, 4 vol. in-12, ornés de belles figures. 12 f.
- CONTES MORaux, par Imbert, 2 vol. in-12. 4 f.
- CONTES ET NOUVELLES DE LA GRAND'MÈRE, ou le Séjour au château pendant la neige; par madame la comtesse d'Hautpoul. 2 vol. in-12, ornés de très-jolies figures, et d'un titre gravé; couvertures imprimées. 8 f.
- CONTEUR (le) amusant et instructif de la jeunesse; ouvrage historique et moral, à la portée des enfans

et des adolescents des deux sexes; 2^e édit., revue, corrigée et considérablement augmentée. 2 vol. in-12, ornés de 12 jolies fig. 5 f.

CONTEUR (le) DES DAMES, ou les Soirées parisiennes; par P. J. Charrin, membre de plusieurs académies, convive des soupers de Momus; 3^e édit., corrigée et augmentée d'une Nouvelle, de trois Romances avec accompagnement de forté-piano, et ornée de 8 jolies figures et d'un titre gravé. Paris, 1824, 2 vol. in-12, couvertures imprimées. 9 f.

Cet ouvrage, dont l'édition est fort belle, est destiné à faire suite aux OEuvres de M. Bouilly. La musique des Romances est de MM. L. Jadin, professeur au Conservatoire, Martini, de l'Opera-Buffer, et Ch. de Melian.

CORRECTEUR (le) de l'Atlas généalogique de Le Sage, par M. V***, auteur de l'Histoire généalogique des Maisons souveraines de l'Europe. 1 volume in-8. 2 f. 50 c.

DESCRIPTION DE VALENCE, ou Tableau de cette province, de ses productions, de ses habitans, de leurs mœurs, de leurs usages; par A. F. C. 1 fort in-8, orné d'une carte gravée par P. Tardieu. 5 f.

DOMINO (le) DES ENFANS ET LES PETITS CONTES, suivis de la Lanterne magique; rédigés par petites phrases graduées, pour faciliter les débuts de lectures courantes; 5^e édit. augmentée, 1^o d'historiettes nouvelles; 2^o des moralités de l'enfance; 3^o d'un précis de géographie; par A. F. J. Fréville. 1 vol. in-12, orné de 4 gravures. Paris, 1822. 1 f. 50 c.

DOMINOS A FIGURES, ou Nouvelle méthode d'enseigner à lire aux enfans; renfermés dans une jolie boîte; par M. Fréville. 1 f.

Le même, colorié. 1 f. 25 c.

DOMINOS TYPOGRAPHIQUES, ou nouvel Amusement littéraire, propre à donner aux jeunes gens l'esprit d'ordre, de combinaison et d'analyse, et à leur faire contracter peu à peu l'habitude de réfléchir.

chir et de considérer les objets sous divers rapports; 4^e édit., augmentée 1^o de 80 caractères en taille-douce, renfermés dans une jolie boîte; 2^o d'un recueil en vers-maximes; 3^o de la nomenclature mythologique et historique servant de texte au jeune compositeur; par M. Fréville. 1 f. 50 c.

Le même, colorié. 2 f.

ELÉMENS DE L'HISTOIRE ROMAINE, divisés en trois parties, avec cartes et tableaux analytiques, et augmentés d'une géographie de l'Italie; par Mentelle, de l'Institut. 2 vol. in-12, fig. 5 f.

ELOGE HISTORIQUE DU PÈRE BERTHIER, garde de la Bibliothèque du Roi, adjoint à l'éducation de LL. MM. Louis XVI et Louis XVIII; ouvrage posthume de Montjoye, auteur du Précis historique sur les aïeux du Roi, de l'Histoire de Marie-Antoinette, et d'un récit sur la découverte du Testament de la Reine; dédié au Roi. 1 vol. in-8, orné du portrait du Père Berthier. 3 f.

ENCYCLOPÉDIE GRAMMATICALE, tirée du Dictionnaire de l'Académie et des meilleurs écrivains français; par M. Fréville, auteur des Vies des Enfans célèbres; des Beaux exemples de piété filiale, etc. 1 vol. in-12 de 600 pages. 4 f.

ÉPANCHEMENT DE L'ÂME, par Delasserie; édition de Didot, papier vélin satiné; 1 vol. in-8, orné de figures. 6 f.

Le même, papier ordinaire. 3 f.

ERREURS (des) ET DES PRÉJUGÉS répandus dans les diverses classes de la société; par J. B. Salgues; 3^e édit., 3 vol. in-8, couverture imprimée. 18 f.

Les trois volumes de cet ouvrage ont paru successivement : l'accueil qu'ils ont reçu du public en atteste suffisamment le mérite. Il offre dans toutes ses parties une lecture aussi variée qu'agréable. L'auteur y attaque avec une logique vive et piquante tous les préjugés répandus dans les diverses classes de la société.

ESPRIT (l') DE L'HISTOIRE, ou Lettres politiques et morales d'un père à son fils, sur la manière d'é-

tudier l'Histoire en général, et particulièrement l'Histoire de France; par le comte Ferrand, membre de l'Académie française, 5^e édit., 4 volumes in-8. 24 f.

Cet ouvrage vient d'être adopté par le Conseil royal d'instruction publique, pour être donné en prix dans les collèges.

ESSAI DE LITTÉRATURE, par Joseph Delasserie; 1 vol. in-8, édit. de Didot, pap. vélin. 4 f.

ESSAI SUR LA PHYSIOLOGIE, ou Physique du corps humain, par Bordenave; 4^e édit., 2 vol. in-12. 4 f.

ESSAI DE PHYSIOLOGIE POSITIVE, appliquée spécialement à la médecine pratique, par Fodéré. 3 vol. in 8. 12 f.

FABLES en vers de Jean Lafontaine, 2 vol in-12. 3 f.

> Le même, papier fin, jolie édition, 2 volumes in-18. 2 f. 50 c.

Le même, papier vélin, 2 vol. in-18. 6 f.

HISTOIRE D'ANGLETERRE, par le docteur Henry. 5 vol. in-4. 60 f.

ILES (les) FORTUNÉES, ou les Enfants aimables, contenant plusieurs anecdotes, et les premières notions de géographie, d'histoire naturelle et de physique; par madame de Courval, auteur de plusieurs ouvrages du même genre, adoptés par les maisons royales de la Légion-d'Honneur. 1824, 2 vol. in-18, jolies figures. 3 f.

> JEUNES (les) ORPHELINS, ou les Contes d'une grand-mère, par madame de Courval. 1824, in-18, figures. 1 f. 50 c.

PETITE (la) PRISONNIÈRE DU FORT SAINT-ELME, ou l'Enfant perdue et retrouvée; ouvrage dédié à l'enfance, traduit de l'anglais par Niogret. 1824, 2 vol. in-18, jolies figures. 3 f.

PRÉCIS DES VICTOIRES ET CONQUÊTES DES FRANÇAIS dans les deux Mondes, de 1792 à 1823, avec la campagne d'Espagne en 1823; dédié à l'armée française, par A. J. B. Bouvet de Crécé, membre

des ancienne et nouvelle Universités de France,
ex-professeur de rhétorique à l'école du génie
et de la marine, etc. 1824, 2 vol. in-12, jolies
gravures. 7 f. 50 c.

VIE DE GARÇON DANS LES HÔTELS GARNIS DE LA CAPI-
TALE, Petite Galerie galante, pittoresque, senti-
mentale et philosophique, faisant voir la lanterne
magique des hôtels garnis; par un parasite, 2^e
édit., revue et corrigée avec soin, in-18, ornée
d'une jolie gravure. 1 f. 50 c.

ROMANS.

ALMA, ou le Cloître et le Monde, par L. T. Gilbert.
1824, 3 vol. in-12, figures. 7 f. 50 c.
AVOCAT (l') ET SON CLIENT, ou les Rencontres, anec-
dote contemporaine : avec cette épigraphe :

Sepulcrum patens est guttur eorum; linguis suis
dolose agebant : judica illos, Deus! (Ps.)

par Th. Contard. 1 vol. in-12, avec figure. 2 f. 50 c.
BRIGANDS (les) ESPAGNOLS, par madame la com-
tesse de Flesselles, auteur des Jeunes voyageurs
en France, et de divers autres ouvrages. 1824,
4 vol. in-12, fig. 10 f.
CAMISARD (le), par M. Dinocourt, auteur du Serf
du 12^e siècle. 4 vol. in-12, ornés de 4 belles gra-
vures. 10 f.
CHATEAU (le) DE LA VOLIÈRE, ou Miss Spencer et
H. Seymour, histoire anglaise, par Librousky,
ornée de trois jolies figures. 1824, 3 volumes
in-12. 7 f. 50 c.
CORSE (le), par M. Dinocourt, auteur du Camisard,
du Serf, du Ligueur; 4 vol. in-12, ornés de jolies
figures. 12 f.
DINA, ou la Fiancée juive, traduit de l'hébreu, par

- Samuel Danson, et publié par Marie Aycard.
1824, 2 vol. in-12. 5 f.
- EDOUARD ET MALVINA, par mademoiselle Gory-Decour, auteur de Netta, etc., etc. 1824, 4 vol. in-12. 10 f.
- EFFETS (les) DE LA VENGEANCE, ou les Aventures d'une noble famille vénitienne, par madame M. A. Benoist, auteur de l'Auberge des Cévennes, et du Château des Landes. 1824, 4 vol. in-12. 10 f.
- MARIE DE MILDICIS, roman historique, par M. Ludwig-Sabarothe. Paris, 1824, 2 vol. in-12, fig. 5 f.
- MES CARAVANES, ou Folies sur folies, par Mars, auteur de Blaise l'Eveillé et des Cuisinières. 1824, 2 vol. in-12, figures. 6 f.
- MEUNIÈRE (la) DU PUY DE DÔME, par madame la Baronne de Méré. Paris, 1823, 2 volumes in-12, figures. 5 f.
- MOUCHOIR (le) ROUGE, traduit de l'anglais, par M^{me}, traducteur des Ruines du château de Dunismoyle, de la Femme criminelle, du Nécromancier irlandais, et auteur de Jeunesse et Folie. 1824, 2 vol. in-12, figures. 5 f.
- ORPHELIN (l'), ou Bienfait et Reconnaissance, par madame la comtesse de Flesselles, auteur des Jeunes voyageurs en France, des Brigands espagnols, etc. 1824, 4 vol. in-12, fig. 12 f.
- PIERRE, PAUL ET JEAN, ou le Jeune Tambour, histoire récente, publiée par madame la baronne de Méré, auteur de Thérèse de Volmar, ou l'Orpheline de Genève. 2 vol. in-12, ornés de jolies figures. 6 f.
- RUINES (les) DE SAINT-BÉNÉDICT, ou le Solitaire de l'île de Palmarola. par M. J. Quantin, 2^e édit., 2 vol. in-12, fig. 5 f.
- URBAIN GRANDIER, publié par M. H. Bonnellier. 1824, 1 vol. in-12. 3 f. 50 c.

PARIS, IMPRIMERIE DE LEBEL, Imprimeur du Roi, rue d'Erfurth, n°1.



*C'est portrait de la noble et riche héritière du Comte de
Montargis*

LE PAGE

ET

LA ROMANCE

Par M^{me} la C^{ss}e d'Hautpoul,

Auteur des Contes et Nouvelles de la Grand'mère, etc.

ORNÉ DE JOLIES FIGURES,

ET MUSIQUE PAR M. LE COMTE DE BEAUFORT.

TOME PREMIER.

PARIS

VERNAREL ET TENON, LIBRAIRES,

RUE HAUTEFEUILLE, N^o 30.

1824

.

CHAPITRE PREMIER.

Sous le beau ciel de la Provence la jeune Blanche de Montargis tenait une cour aimable et brillante dans son château héréditaire. La comtesse Elisabeth, chanoinesse, tante et tutrice de la belle orpheline, remplaçait près d'elle les parens qu'elle avait perdus dès le berceau.

Fraîche et gaie comme le printemps, dont elle offrait la gracieuse image, la naïve châtelaine voyait les plaisirs naître sous ses pas. Douce, sensible, généreuse, adorée de ce, qui l'entourait comme de ce qui dépendait d'elle, Blanche était heureuse ; un filial amour l'attachait à celle qui avait pris soin de son enfance et ne s'occupait que de son bonheur. Des amies de son âge partageaient ses occupations et ses jeux ; chaque jour était pour elle un beau jour. Des fêtes où le luxe le cédaient à l'enjouement ; des concerts, des joûtes sur la Durance, des courses de bagues, des danses légères, que la souveraine de ce riant séjour aimait à conduire, attiraient près d'elle la jeune noblesse des provinces méridionales.

Malgré son apparente légèreté, Blanche avait une sollicitude suivie pour le malheur. La misère et la souffrance la captivaient tout entière jusqu'à ce qu'elle eût écarté la pauvreté, guéri les maux ; alors, et seulement alors, elle volait en folâtrant vers le plaisir. Elle était tour à tour un ange consolateur pour l'infortune, une grâce enchanteresse pour l'amour ; mais si l'amour exerçait son pouvoir autour d'elle, il était encore sans empire sur son coeur.

De l'autre côté de la Durance s'élevaient les tours antiques du château de Limours, abandonné depuis long-temps par ses possesseurs. Ce château, qui portait la triste empreinte du temps et de l'absence, offrait un point de vue imposant de l'esplanade de Montargis. On ne s'attendait pas à voir cet asile, depuis long-temps désert, occupé par son possesseur actuel, qui passait pour le plus bel homme de la cour et pour le favori de Louis XIV.

Pendant les deux campagnes où le roi, âgé de seize ans, avait fait ses premières armes sous Fabert et Turenne, le duc de Limours, dans sa vingtième année, avait combattu près de Louis avec cette valeur impétueuse et chevaleresque qui savait plaire à un prince amant de la gloire.

; Au retour des combats, Louis ramenait les plaisirs dans une cour idolâtre de son souverain. Les traits superbes de Limours, l'adresse, la vigueur et la grâce qu'il déployait dans les jeux galans et presque guerriers où le jeune roi aimait à se mêler à ses courtisans, forçaient les rivaux mêmes du duc à l'admirer.

D'aussi beaux dehors étaient obscurcis par une ambition sans bornes, un orgueil indomptable, un profond égoïsme. Se croyant supérieur à tout ce qui environnait le souverain, le duc osa prétendre à la plus haute faveur, et ne douta point d'y parvenir ; mais Mazarin jouissait seul d'un empire absolu sur l'esprit de son royal pupille, et, pour rendre cet empire exclusif, écartait tous les favoris. Le ministre ne pardonnait point à qui lui portait ombrage ou voulait s'élever sans son appui. La réputation guerrière de Limours, la préférence que lui accordait le roi, les vues ambitieuses qu'il dédaignait de dissimuler, sa fierté, qui refusait de plier devant celui qui faisait trembler toute la France, alarmèrent le cardinal ; il résolut d'écarter du chemin des honneurs et de la fortune celui qui le bravait. Adroit et puissant, il ne tarda point à y réussir ; Louis XIV cessa d'accueillir le duc avec cette affabilité pleine de grâces et de majesté qui lui gagnait tous les cœurs, et lui refusa les emplois auxquels il avait le droit de prétendre par sa naissance et ses services.

Après avoir lutté long-temps contre un trop dangereux ennemi, Limours sentit avec désespoir qu'il fallait céder à l'orage, s'éloigner de la cour volontairement avant que sa disgrâce fût complète, afin de rester le maître

d'y revenir dans des circonstances plus favorables. Loin de solliciter aucune faveur, il affecta une hautaine indifférence ; les courtisans s'étonnaient de le voir calme et fier lorsque tout semblait annoncer un exil auquel il eut le courage de se condamner lui-même. Ayant demandé et obtenu du roi la permission d'aller visiter son duché, sa présence, disait-il, y étant nécessaire, il se détermina à quitter des lieux où il éprouvait le supplice d'une ambition déçue, et celui du triomphe d'un ennemi dont il désirait vainement tirer vengeance.

Avant de partir, le duc devait prendre congé de la reine Anne d'Autriche, princesse aussi illustre par ses grandes vertus que par son rang. Elle protégeait Limours, et l'avait souvent recommandé au roi ainsi qu'au cardinal. Lorsque le duc se présenta chez la reine, elle tenait un portrait qu'elle admirait et faisait admirer à sa cour. « Approchez, dit-elle à Limours en lui montrant le portrait ; voyez si jamais rien de plus charmant s'est offert à vos regards. Que de douceur dans ces beaux yeux, que de candeur et d'innocence dans ce sourire ! C'est, ajouta la reine, le portrait de la riche et noble héritière du comté de Montargis. Madame de Soissons, à qui le portrait appartient, m'apprend que le cardinal destine cette belle conquête à un prince italien. Comme reine de France, je regrette que tant de grâces doivent embellir une cour étrangère. » Madame de Soissons répondit, avec un mélange de déférence et de hauteur, que son oncle servait trop bien les intérêts du trône pour que l'on s'opposât à une union qu'il désirait, et qui serait déjà formée sans l'extrême jeunesse de mademoiselle de Montargis ; l'arrivée du roi interrompit cet entretien ; Limours se retira rêveur et préoccupé.

Les traits enchanteurs de Blanche n'avaient fait aucune impression sur l'âme indifférente de Limours ; cependant, c'était à elle qu'il songeait. Les grandes possessions de mademoiselle de Montargis, des ancêtres parmi lesquels on comptait plusieurs souverains, les avantages d'une aussi belle union ne s'offraient pas même à sa pensée. Une seule idée frappait son imagination et flattait sa haine, celle de déjouer un des projets du cardinal. L'instant semblait favoriser ses désirs ; il allait habiter son château ; la Durance seule le séparait de celui de Montargis ; un pont bâti d'une rive à

l'autre facilitait les relations qui avaient existé autrefois entre les seigneurs. Le cardinal, occupé de terminer la guerre avec l'Espagne, ne pouvait songer à des intérêts particuliers ; on disait même à la cour, qu'il partirait incessamment pour la frontière, où il traiterait de la paix et du mariage du roi avec l'infante Marie-Thérèse. Limours pouvait profiter de la préoccupation du ministre, de cette absence annoncée, du voisinage, et de ses moyens de séduire, pour s'emparer d'une main dont le prix devenait immense à ses yeux, puisqu'il l'aurait ravie aux desseins du cardinal. Animé par cet espoir, il se bâta de partir, et vit pour la première fois la sombre, mais noble demeure de ses ancêtres,

A l'époque de l'arrivée du duc, Blanche allait atteindre sa quinzième année. Pour célébrer le jour anniversaire de la naissance de sa nièce chérie et cet âge charmant qui semble être la dernière aurore de l'enfance et le premier matin de la jeunesse, la comtesse Elisabeth avait préparé des fêtes brillantes ; elles devaient s'ouvrir par un carrousel. Limours l'apprend avec joie ; il sait que dans ces jeux, imitation des anciens tournois, il pourra déployer son adresse, sa magnificence, les dons heureux qu'il a reçus de la nature ; il sollicite et obtient l'honneur d'être un des chefs des quadrilles.

Blanche, fraîche comme les roses qui composent sa parure, est assise sous un dais de fleurs ; près de sa tante adorée ; une troupe de jeunes personnes charmantes l'entourent et s'amuse comme elle de tous les objets qui s'offrent à leurs yeux. Déjà les chevaliers sont prêts ; mademoiselle de Montargis porte autour d'elle ses doux regards ; elle sourit de ce sourire timide et doux qui embellit encore sa figure gracieuse. Limours fait quelques passes devant les dames ; il monte un cheval superbe ; la richesse de ses vêtements, le noble panache qui flotte sur sa belle tête, l'adresse avec laquelle il conduit son coursier, la perfection de sa taille, la hardiesse de ses traits, fixent sur lui tous les regards, et font d'avance nommer le vainqueur. En effet, cette riante victoire ne fut pas long-temps disputée ; le duc va recevoir le prix des mains délicates de Blanche. Il plie à ses pieds un genou rebelle, découvre son front audacieux, se relève avec fierté, jette sur ses rivaux un regard de dédain, dont ils se consolent en volant à d'autres jeux. Mais les joutes, les courses de bagues,

la danse sont autant de triomphes pour Limours, autant de moyens de paraître supérieur à tous ceux qui pourraient prétendre à le surpasser.

Cependant Blanche, plus surprise qu'émue, admirait froidement celui qui obtenait l'admiration générale. Près de lui elle éprouve une sorte de crainte qui s'oppose aux plaisirs et à la gaîté. En dansant avec le duc, elle est embarrassée, timide ; son cœur semble l'avertir du funeste ascendant qu'il aura sur sa destinée ; en dansant avec le comte de Foix, aussi jeune qu'elle, elle retrouve sa grâce et son enjouement. Ce secret avis, que son innocence ne lui permet pas de définir, dura tout le temps des fêtes qui se succédèrent, et quand elles finirent Blanche, loin de les regretter, reprit avec joie ses occupations paisibles.

Le duc avait trouvé mademoiselle de Montargis mille fois plus séduisante que son portrait. Le peintre ne peut rendre qu'une expression, qu'une grâce ; chaque pensée, chaque émotion du cœur, donne à cette délicieuse figure une expression nouvelle ; chacun de ses mouvemens offre une nouvelle grâce. Tant d'attraits, une si parfaite candeur, une bonté touchante ne troublent point le calme qu'il rougirait d'échanger contre une tendre agitation. Le duc regarde l'amour comme une faiblesse et un esclavage ; il a suivi d'un œil attentif les impressions que Blanche ne sait point dissimuler ; il a vu qu'elle le redoute et l'admire. Satisfait d'inspirer des sentimens qui flattent son orgueil, il jouit de ce qui désolerait un cœur tendre et délicat. Blanche, jeune et timide, sera une épouse soumise ; il subjuguera sans peine un caractère si peu prononcé, dirigera sa conduite et même ses pensées. Limours est content ; mais lorsqu'il retourne à Montargis, soit par hasard, soit à dessein, il n'est reçu que par la comtesse Elisabeth. Feignant de ne point remarquer cette absence, qui pourtant blesse ses prétentions et sa vanité, il donne aux dames de Montargis une fête charmante dans une partie de sa forêt qu'il a décorée avec élégance. La noblesse de la province y est invitée ; Blanche est l'objet de tous les hommages ; Limours se contente de briller par la magnificence et le goût qu'il a déployés. Il ne se mêle ni à la danse ni aux jeux ; ses traits expriment qu'il dédaigne de rivaliser avec d'aussi faibles concurrens, et ce dédain n'échappe pas à la jeune Blanche, dont l'âme est généreuse. Les seigneurs voisins, et qui tous aspirent à la

main de mademoiselle de Montargis, imitent l'exemple que leur a donné le duc. Blanche vole de fête en fête et s'abandonne aux plaisirs avec la gaîté de son âge et la franchise de son caractère.

CHAPITRE II.

LE temps s'écoulait avec rapidité et Limours ne faisait aucun progrès sur le cœur de Blanche ; elle s'accoutumait à le voir ; mais distraite par les amusemens divers qui se succèdent autour d'elle, le duc n'occupait même pas son imagination ; il s'en aperçut avec dépit. « C'est une enfant, se disait-il, qui ne sait encore ni sentir ni penser ; elle ne saura pas non-plus se défendre de mon adresse. Je ne veux point m'humilier à ses pieds, devenir le jouet de ses caprices enfantins ; il faut qu'elle m'appartienne, parce que je l'ai résolu. » Les nouvelles qu'il reçut de Paris le fortifièrent dans cette volonté. Mazarin a conclu la paix avec l'Espagne ; le mariage du roi et de l'infante Marie-Thérèse est une des conditions du traité. C'est au cardinal que la France devra la paix et une reine dont on vante partout les vertus et la piété ; le peuple qui avait haï, chassé Mazarin, proclamait son nom ; il était l'objet des transports publics. Son crédit allait toujours croissant, il renverserait sans peine les espérances de Limours, à moins que le duc n'eût formé des nœuds indissolubles avant le mariage du roi, qui occupait uniquement le cardinal et le retenait en Espagne.

Le duc, dans plusieurs entretiens avec la comtesse Elisabeth, s'est assuré qu'elle redoute d'unir sa douce pupille à un Italien qu'elles ne connaissaient ni l'une ni l'autre. « Jamais, disait Elisabeth, malgré le pouvoir du cardinal, Blanche ne consentira à donner sa main sans son cœur, je l'affermis dans cette résolution pour assurer son bonheur. Blanche, disait-elle encore, est

heureuse ; jamais aucune peine, même légère, n'a troublé la paix de ses beaux jours ; adorée de tous, elle n'a connu que la douceur, d'être aimée. Elle est sensible, et a besoin d'un époux tendre qui ménage cette précieuse sensibilité et son extrême délicatesse. Comme sa tutrice, je n'accorderai sa main qu'à celui que j'en croirai digne par ses sentimens et par ceux qu'il aura su lui inspirer. »

Ces paroles revenaient sans cesse à l'esprit de Limours. « Quoi ! pensait-il, je dois chercher à plaire ; m'abaisser à feindre un amour que j'ai bravé toute ma vie ! Une enfant timide soumettrait celui qui a résisté aux plus adroites beautés de la cour ! » Cette idée le révoltait, et souvent il formait la résolution d'abandonner une conquête qu'il fallait acheter par un aussi pénible sacrifice. Le cardinal s'offrait alors à son souvenir, triomphant encore de ses projets. Toutes les lettres qu'il reçoit parlent de la paix, du mariage du roi, du bonheur public, de la gloire dont s'est couvert le cardinal. Limours se détermine à faire taire quelques momens son orgueil, à se soumettre au joug de fleurs que lui imposent d'aussi belles mains ; mais il se promet de punir l'innocent objet de son tourment, par des années d'obéissance.

Limours avait alors vingt-six ans. Ses succès près des plus belles, des plus aimables femmes de Paris et de la cour avaient été brillans et ne lui avaient jamais coûté un soupir. Il portait au plus haut degré l'art perfide de la séduction ; mais il dédaignait d'y avoir recours. Sa beauté presque extraordinaire, son esprit, son luxe, et peut-être même son indifférence, dont il paraissait si glorieux de triompher, avaient assuré ses conquêtes. Il n'ignore aucune des ruses, aucun des artifices qui trompent et entraînent un cœur pur et libre encore. Adroitement et par degrés, près de Blanche, et d'Elisabeth qu'il faut aussi captiver. il n'est plus le même ; ses yeux n'expriment qu'un tendre embarras. Il est rêveur. Sa voix sonore trouve de douces inflexions. Il hésite, il tremble, il soupire. Sa démarche, son air n'ont plus d'assurance : ce n'est plus l'orgueilleux Limours commandant l'admiration, c'est un amant qui implore. Un sourire enchanteur jette sur ses beaux traits un charme inexprimable. Tout en lui respire la tendresse et parle d'un amour qu'il semble n'oser avouer.

Quelle charmante métamorphose ! comment n'en pas être touchée ? de se croire passionnément aimée à aimer soi-même il n'y a pas bien loin pour un jeune cœur sans engagement et sans défiance. Blanche n'a vécu qu'au milieu d'êtres sensibles et bons comme elle ; elle ignore s'il est des méchants sur la terre ; elle croit à ce qu'on lui dit, parce qu'elle n'a jamais été trompée et parce que toutes ses paroles sont sincères, et jouit en secret de son empire. Subjuguer ce cœur si fier, soumettre ce caractère altier, attendrir ce héros superbe, flatte délicieusement son âme. Emue, surprise du trouble qu'elle éprouve, c'est dans les bras de sa tante chérie qu'elle va chercher un refuge contre un sentiment qui la charme, l'inquiète, et qu'elle ne sait pas encore définir. Elisabeth, séduite comme elle, et croyant le duc aussi sensible, aussi épris qu'il feint de l'être, pense que Blanche trouvera le bonheur en s'unissant à lui ; elle la rassure, développe les idées tendres, craintives et confuses qui tourmentaient ce cœur innocent ; approuve un hymen qui n'éloigne point Blanche de sa patrie et réunit les convenances du rang à tous les autres avantages. La fortune de mademoiselle de Montargis est beaucoup plus considérable que celle de Limours, mais ces belles âmes sont loin d'en faire la réflexion. Le duc de Montargis, père de Blanche et frère de la comtesse Elisabeth, a, par son testament, remis à sa sœur tous ses droits sur sa fille, et lui a laissé la jouissance du château pour y faire sa demeure, ainsi qu'un revenu considérable, qui cependant n'est qu'une faible partie de celui dont jouira sa fille, dont les revenus, sagement administrés par la comtesse, se sont encore augmentés. Limours connaît les richesses qu'il recueillera de cet hymen, mais il a trop de noblesse dans l'âme pour s'y arrêter. Il est grand, et sans reproche sur tout ce qui tient à l'élévation et à la générosité.

Blanche sait maintenant ce qui se passe dans son cœur ; elle voit que sa tante chérie, objet de son respect et de sa confiance, approuve ses sentiments. Sans coquetterie, sans art, elle laisse lire dans ses doux regards un aveu dont la vanité de Limours ne l'avait déjà que trop assuré. Il n'en fait pas moins éclater les plus vifs transports de joie et de reconnaissance, et sollicite avec chaleur le consentement de la comtesse.

Le mariage du Roi allait être célébré à Fontarabie et devait ensuite être béni à Saint-Jean-de-Luz. Le duc craignait le retour de Mazarin, la comtesse Elisabeth secrètement le craignait aussi ; sans se communiquer leur pensée, tous deux s'entendirent pour hâter un hymen qu'un ordre du Roi pouvait rompre. Limours presse avec ardeur les préparatifs de son mariage, il refuse le sacrifice que voulait faire la comtesse des dons de son frère, et se montre sincèrement désintéressé. Blanche lui en sait gré, et partage en secret un empressement dont elle rend grâces à l'amour.

Le jour de la cérémonie est fixé, et toute la noblesse des environs invitée aux fêtes qui doivent suivre un si bel hymen. Blanche désire que les vassaux de Limours, réunis aux siens, partagent les plaisirs de leurs seigneurs. Ses désirs sont encore des ordres auxquels le duc s'empresse d'obéir. Des banquets, des jeux, des bals champêtres sont préparés dans les superbes avenues de Montargis. Les pauvres ne seraient point oubliés, mais il n'en existe plus dans les lieux où règne la bienfaisante Blanche.

Au milieu d'un brillant cortège, suivis d'une foule de vassaux qui les admirent et les bénissent, les futurs époux se rendent à l'église : les sermens de fidélité, d'attachement, d'obéissance sont prononcés, et ceux que Blanche adresse au ciel sont sincères. Les témoins de cette cérémonie à la fois pieuse et magnifique mêlent leurs vœux et leurs prières aux vœux si purs, aux prières si ferventes de la duchesse. Belle de son émotion religieuse, de son chaste amour, de sa joie timide, elle oppose sa candide félicité à l'orgueilleuse satisfaction de son époux. Agité d'un trouble involontaire, il sent le nom de Mazarin errer sur ses lèvres ; ses yeux s'animent d'une nouvelle ardeur que les âmes pures attribuent à l'amour. Heureuse d'être abusée, Blanche s'appuie avec délices sur le trait qui pénètre son cœur, et rêve un bonheur doux comme elle. Sa jolie tête se couronne des plus belles fleurs de la vie. Qu'elle se hâte d'en respirer les parfums, d'en admirer les couleurs, elles se flétriront bientôt.

Les fêtes du mariage durèrent un mois, pendant lequel Limours, soit qu'il fût touché des grâces et de l'innocence de l'aimable Blanche, soit qu'il n'osât faire connaître son vrai caractère à la comtesse Elisabeth qui lui en impose malgré lui, ni se démasquer devant ceux dont la duchesse était

adorée, conserva ses manières tendres qui rendaient Blanche si heureuse. Mais le château est redevenu calme ; Limours apprend que le Roi a quitté Saint-Jean-de-Luz ; que la cour se rend à Bordeaux où elle séjournera trois jours ; qu'elle restera un jour à Chambord, une semaine à Fontainebleau ; que le Roi et la Reine demeureront à Vincennes jusqu'au moment de leur entrée, fixée au commencement de septembre.

Il tarde à l'impérieux Limours d'apprendre à la duchesse qu'elle s'est donné un maître à qui elle appartient tout entière, à qui elle doit tout sacrifier sans murmure et sans regret. Il lui tarde de l'enlever à l'adoration qu'elle inspire à cette tante qui ne vit que pour elle ; de quitter des lieux où la duchesse règne plus que lui, enfin de montrer sa belle conquête et de braver Mazarin. L'occasion lui en est offerte : il est naturel que le duc fasse partie du cortège qui accompagnera le Roi lors de son entrée dans Paris. Elisabeth elle-même applaudit à ce désir ; le duc n'éprouve aucune résistance, et ordonne les préparatifs du départ.

La duchesse, prête à se séparer pour la première fois de celle qui lui a tenu lieu de mère, des lieux qui l'ont vue naître, des compagnes de son enfance, du séjour où elle fut heureuse sans mélange, éprouve une vive douleur, et désigne pour l'accompagner deux orphelines élevées avec elle, et qu'elle aime tendrement ; elle nomme aussi les autres femmes de sa suite. Limours entend les ordres qu'elle donne, et n'y met aucune opposition.

Le jour du départ s'est levé trop tôt pour l'aimable Blanche. Ses vassaux, instruits qu'elle va s'éloigner d'eux, remplissent les avenues en versant des larmes ; tous ses serviteurs gémissent. Elisabeth désolée, mais renfermant sa douleur pour affermir le courage de la duchesse, affecte une tranquillité qui est bien loin de son âme. Il faut partir : Blanche, à demi évanouie, est enlevée des bras de sa tante et portée dans sa voiture. Dès qu'elle sent courir les chevaux, elle s'élance à la portière, adresse du geste et du cœur un adieu au peuple nombreux qui la regrette, à chaque objet, à chaque arbre qui semble passer et fuir derrière elle, et retombe dans sa voiture, le visage inondé par ses pleurs. Le duc a laissé passer les premiers, mouvemens d'un regret qui pourtant l'offense ; mais jetant bientôt sur la duchesse un regard sévère, il lui dit d'une voix forte qui la fait trembler : « Que signifient ce

désespoir et ces larmes dont j'ai le droit d'être blessé ? Suivez non-seulement avec résignation votre époux, mais avec joie. C'est volontairement que vous vous êtes donnée à moi, vous m'appartenez, vous ne devez aimer que moi ; je suis le maître de votre destinée entière ; ces regrets me font douter de votre amour ; essayez ces pleurs que je veux bien encore attribuer à votre jeunesse ; craignez de les laisser couler plus longtemps. »

Jamais une voix irritée, jamais un reproche n'avait retenti à l'oreille de Blanche : l'accent de Limours, ses paroles, son regard la firent frémir ; ses larmes s'arrêtèrent d'elles-mêmes, mais elles retombèrent sur son cœur ; pâle, tremblante, intimidée, elle baisse les yeux et reste en silence. Bientôt sa charmante candeur lui persuade qu'en effet sa douleur doit déplaire à son époux. S'avouer qu'elle a un tort lui inspire toujours le désir de le réparer. Portant sur le duc des regards suppliants, sa voix émue murmure de tendres excuses, elle lui tend les bras et essaie de lui sourire. Cette parfaite douceur désarmerait le duc s'il n'y voyait qu'une preuve de l'empire qu'il a su prendre sur sa jeune épouse ; pour le conserver, il résiste au désir de la rassurer, conserve un maintien froid, et garde ce silence d'humeur, plus affligeant encore que le reproche. Blanche se tait et soupire : elle n'a pas encore fait dix lieues loin de Montargis, qu'il lui semble qu'un espace immense la sépare à jamais du bonheur.

CHAPITRE III.

LA duchesse est à Paris dans un hôtel magnifique. Fatiguée d'une longue route faite tristement, elle a besoin de repos et passe dans sa chambre à coucher ; là elle retrouve avec joie ses jeunes amies qui voyageaient dans une autre voiture qu'elle. Blanche les presse dans ses bras, sourit à ses femmes et se croit presque à Montargis. Un sommeil paisible suivit cette heureuse illusion ; Blanche s'éveille et se dit avec joie : « Je vais les revoir, leur parler de ma tante chérie, de mon gai berceau ; je vais entendre cet accent méridional qui est pour moi celui d'une heureuse patrie. » Pressée de jouir de cet innocent plaisir, elle sonne ; on entre, et taudis qu'on ouvre ses volets, elle appelle tour à tour avec tendresse ses compagnes. Mais le jour qui est rendu à son appartement lui fait distinguer trois femmes qu'elle n'a jamais vues. Celle qui paraît avoir le plus d'importance des trois s'approche du lit et demande à la duchesse quels sont ses ordres. « Mes ordres, répond-elle avec émotion... mes ordres sont que les amies et les femmes que j'ai amenées avec moi viennent me trouver. – Monsieur le duc m'a chargée de prévenir madame la duchesse qu'elles sont reparties ce matin pour Montargis ; afin de lui éviter des adieux pénibles il ne l'en a pas avertie. » Blanche éprouve autant de surprise que de douleur . Elle se tait quelques momens ; mais bientôt, maîtresse d'elle-même, elle dit à ces femmes de se retirer, qu'elle est fatiguée, et veut se reposer encore. Seule, elle donne un libre cours à ses larmes. « Quoi ! se dit-elle, voilà le sort qui m'attendait !

voilà ce bonheur dont je croyais jouir ! A peine éloignée de ma tante, il me sépare de celles qui me sont si chères ! Puis-je oublier combien les regrets si légitimes que je donnais à ma seconde mère ont blessé son orgueil ! Avec quelle indifférence il a reçu mes tendres excuses ! Non ce n'est plus ce sensible Limours qui a triomphé des justes craintes qu'il m'inspirait, c'est le fier Limours qui effrayait mon cœur ;... mais c'est encore ce beau Limours si séduisant lorsqu'il veut plaire ; c'est mon époux, c'est celui que j'aime, à qui j'ai promis d'obéir ; Dieu a reçu ce serment, j'y serai fidèle ; heureuse encore d'obéir à celui qui m'inspire tant d'amour ! »

Résignée, sinon satisfaite, Blanche élève encore vers le ciel son âme moins agitée, lui demande la force de se soumettre à sa destinée, les vertus d'une épouse, et de toucher pour elle le cœur de Limours. Raffermissée par l'espérance qui suit toujours la prière, elle rappelle ses femmes et se prépare à rejoindre avec calme le duc. Le déjeuner les réunit, et Limours cherche dans les traits de Blanche ce qu'elle pense du départ de ses amies : il s'était attendu à des plaintes, et sans la trace de ses pleurs qu'il aperçoit encore, il croirait qu'elle est insensible à leur départ ; mais sa figure pâlie, l'abattement de ses traits trahissent sa secrète douleur. Limours, étonné de trouver dans un être si tendre et si délicat une constance aussi ferme à ses devoirs, se décide à lui parler avec franchise.

« Vous êtes affligée, lui dit-il, de l'absence de vos amies ; mais je ne leur ai permis de vous accompagner que pour rendre votre départ moins pénible pour vous : j'avais prévenu votre tante que mon intention n'était point de les garder dans mon hôtel. Je ne veux partager avec personne vos sentimens ; je dois les réunir tous, enfin être seul aimé de vous. En vous conformant à mon caractère, et c'est le devoir d'une femme, vous serez heureuse. » Blanche s'inclina pour toute réponse.

Après un moment de silence, le duc reprit la parole pour prescrire à la duchesse l'ordre et l'étiquette qui devaient régner dans sa maison lui indiquer les dames de la cour avec lesquelles il désirait qu'elle fut liée, celles qu'il voulait qu'elle évitât. Parmi ces dernières il nomma les nièces du cardinal, et particulièrement madame de Soissons ; accorda à sa femme une somme considérable pour sa parure, lui prescrivant le luxe et l'élégance

la plus recherchée, lui présenta de superbes diamans, et finit ce long et froid discours, pendant lequel son cœur fut muet, par annoncer à la triste Blanche qu'elle serait présentée le lendemain à la Reine-mère, qui était au Louvre ainsi que le cardinal, et la quitta pour s'occuper de ses équipages.

Le coude appuyé sur la table du déjeuner, sa jolie tête penchée sur ses mains délicates, la duchesse rêve à tout ce qu'elle vient d'entendre. Ce qui la frappe douloureusement c'est la froideur de celui qu'elle aime et dont elle se croyait adorée. « Est-ce bien ce même Limours ? se demandait-elle. Quoi ! pas un mot sensible, pas un de ces regards tendres, pas un de ces sourires enchanteurs qui ont disposé de ma vie ! Il est fini, ajoutait-elle les yeux baignés de pleurs ; il est fini ce beau songe d'amour ! hélas ! qu'il a peu duré, et que le réveil est pénible ! Puisse, ajoutait Blanche en soupirant, puisse ma tante bien-aimée ignorer ce qu'éprouve son enfant ; jamais ma plainte, n'ira jusqu'à elle ; jamais mes souffrances ne troubleront sa tranquillité. » Elle jette par hasard un coup d'œil sur ses diamans, et les repoussant loin d'elle : « Vaine parure, dit-elle, je VOUS échangerais avec joie contre les fleurs qu'il m'offrait avec tendresse dans ce riant séjour où j'ai laissé ma félicité. Etrangère dans cette grande ville comme à la cour, privée de celles avec qui j'ai passé mon heureuse enfance ; isolée ; sans amies, sans conseils et sans expérience, à quinze ans que vais-je devenir ! O mon Dieu ! s'écria Blanche, protégez, éclairez la pauvre orpheline ; vous lisez dans son cœur, soutenez-la dans sa détresse et donnez-lui le courage de la vertu : faites qu'elle trouve un guide indulgent dans celui qui doit lui tenir lieu de tout ce qu'elle a quitté pour lui, et Blanche encore sera satisfaite ! »

Ces réflexions la ramenèrent à une douce tranquillité ; elle retourna dans son appartement, écrivit à sa tante, à ses compagnes : ces lettres, quoique tendres et peignant ses regrets, n'exprimaient aucune plainte ; on voyait seulement qu'elle aimait celles dont elle était séparée, qu'elle chérissait son époux, désirait lui plaire, et consacrerait tous les momens de sa vie à celui à qui elle appartenait. Limours, qui lui avait ordonné de faire passer par ses mains les lettres qu'elle écrivait, les lut devant elle, en parut content, et le

cœur de la duchesse battit de plaisir en apercevant renaître sur les traits de Limours ce sourire qui la charmait.

La duchesse est présentée ; la Reine-mère, déjà prévenue en sa faveur, l'accueille avec la plus touchante bonté. L'extrême jeunesse de Blanche, le charme sensible et doux de sa figure, sa fraîcheur, sa taille souple et légère, un mélange de dignité et de modestie, excitent autour d'elle un murmure flatteur. Accoutumée aux respects et aux hommages, la duchesse connaît les égards qu'elle doit comme ceux qui lui sont dus ; la Reine, et tout ce qui dans ce moment compose sa cour, félicite le duc sur son bonheur. Ce bonheur dont on l'avertit et qu'il espère qu'on lui envie, a pour lui de nouveaux charmes ; il se rapproche de la duchesse, et porte sur elle ces regards de flamme qu'elle a vu briller à Montargis. Tout dans l'instant s'embellit pour la sensible Blanche ; cette cour où elle se croyait étrangère, ces hommages qui lui étaient indifférens, ces éloges qu'elle n'osait écouter, cette bienveillance générale, lui deviennent chers, puisqu'elle leur doit un tendre regard de Limours. Ce front candide et pur, ce visage enchanteur, se colorent : belle de joie et d'amour, elle paraît charmante à tous les regards, et le duc jouit du pouvoir qu'il exerce sur son cœur et sur sa beauté. Chez les princesses, chez toutes les dames de la cour, Blanche reçoit les mêmes impressions, parce que Limours les reçoit lui-même. Sans réfléchir sur son bonheur elle s'y abandonne et cesse de regretter Montargis.

Quelles que fussent les jouissances dont s'enivrait l'orgueil de Limours, elles n'approchaient pas de la félicité de la duchesse. Sa joie émanait du cœur ; le duc n'éprouvait qu'un orgueil satisfait. La Reine, qui l'aimait, était intérieurement flattée de son union avec l'héritière de Montargis ; par ménagement pour le cardinal, alors très-souffrant, elle n'exprimait pas sa pensée et se contentait de recevoir avec ses grâces affables l'aimable Blanche. Les nièces du cardinal, et surtout la comtesse de Soissons, ne dissimulaient point le déplaisir que leur causait le mariage de Limours. Leurs manières froides et hautaines déconcertaient quelquefois la délicate duchesse ; mais elles étaient un triomphe pour le duc, et dans ces momens il s'empressait à relever le doux caractère de celle qu'il devenait fier de posséder. L'entrée du Roi et de la Reine dans la capitale firent oublier ces

intérêts divers. Cette entrée eut une pompe vraiment royale. La jeune reine, placée sur un char, portait une robe noire recouverte de broderies d'or et d'argent ; elle avait une grande quantité de pierreries. Ses superbes cheveux, d'un blond argenté, la blancheur de son teint auquel se mêlait un vif incarnat, ses beaux yeux bleus, la faisaient paraître charmante. Le peuple, transporté de joie et d'amour, lui donnait mille bénédictions ; le Roi, d'un magnifique aspect, montait un cheval superbe : la grandeur et la beauté de sa personne jointes à sa jeunesse, à sa majesté, à son air de bienveillance, le faisaient admirer de tous ; la paix et la reine qu'il donnait à la France renouvelaient dans tous les cœurs l'amour, le zèle et la fidélité. Les seigneurs qui accompagnaient le cortège rivalisaient de magnificence ; la maison de Mazarin effaçait en éclat celle de Monsieur ; Limours avait déployé son luxe et son goût accoutumés ; mais ni lui, ni sa suite brillante, n'eussent été remarqués au milieu de cette splendide rivalité, sans les charmes de sa jeune épouse. Blanche avait su mêler à la richesse de sa parure une élégance qui s'alliait à son âge et à la douceur de ses traits. On pouvait paraître plus imposante et plus belle que la duchesse, il était impossible d'être plus touchante et d'avoir plus de charmes. Inconnue à la plus grande partie de la cour, elle avait l'avantage d'offrir des attraits nouveaux, et était l'objet de l'admiration générale : Limours eût été trop heureux s'il eût remarqué sur le front du cardinal le mécontentement et l'envie ; mais, tout à son roi et aux plus cruelles souffrances, Mazarin ne distingua point l'aimable Blanche, et le dépit du ministre manqua au triomphe de son orgueilleux ennemi. La modeste duchesse ne peut s'empêcher de jouir de ses succès, parce qu'elle s'est aperçue que Limours y est sensible. Elle ne veut plaire qu'à lui, mais elle finit par désirer plaire à tous, puisque Limours semble l'en aimer davantage. Une légère, coquetterie, dont l'amour et l'hymen sont l'excuse, ajoute à ses doux attraits ; elle éclipse toutes les beautés de la cour, ou du moins elle l'emporte sur elles par un attrait irrésistible.

Des fêtes sans nombre succédèrent à celle de l'entrée du Roi ; la jeune Blanche y devenait l'objet des hommages et de cette galanterie chevaleresque dont la cour de Louis XIV offrait le noble et riant spectacle.

Le Roi aimait la danse et était, le ; plus beau danseur de son royaume. La duchesse dansait avec une grâce, une légèreté inimitable. Elle était de tons les grands bals de la cour, et chacun aspirait à obtenir le bonheur de danser avec elle. Outre ces bals parés, le Roi en donnait de particuliers après son souper, et nommait les dames qui devaient y être invitées. Blanche était toujours de ces réunions, et en faisait le plus agréable ornement. Elle se livrait avec d'autant plus d'abandon à un plaisir qu'elle avait toujours aimé, que les yeux de Limours suivaient ses mouvemens, et que le voir s'occuper d'elle la charmait toujours. Dans son intérieur, il se montrait vain, froid, despotique, silencieux, souvent rêveur ; à la cour il redevenait l'amant tendre qu'elle adorait. Ce n'était donc que dans le tumulte des fêtes que Blanche, se croyant aimée, était heureuse. Elle avait trop peu d'expérience pour s'expliquer pourquoi Limours était si différent de lui-même, et sans rien définir elle jouissait.

Monsieur donnait un bal au Roi ; la duchesse devait s'y rendre à la suite de Mademoiselle, à qui Blanche inspirait de la bienveillance et de l'intérêt. Limours, qui admirait l'esprit, le grand caractère et la fierté de cette princesse, aimait à voir Blanche protégée par elle ; il devait se rendre au bal de son côté. Il arriva au moment où l'on se pressait autour d'un quadrille. Le duc parvint à s'en approcher ; le Roi dansait avec la duchesse, qui jamais n'avait paru à son époux aussi gracieuse, aussi séduisante. Blanche l'avait aperçu ; un doux sourire, un coloris plus vif l'avait embellie. Sa danse est plus légère, plus animée ; à la fin du quadrille, le Roi, voyant Limours derrière lui, prend la main de la duchesse et dit en la plaçant dans celle du duc : « J'applaudis à votre choix et à votre bonheur. » Le duc, enivré d'amour-propre, presse cette main charmante et conduit sa femme comme en triomphe à la place qu'elle occupait. Forcé d'aller faire sa cour aux reines, il la laisse près de la vertueuse duchesse de Navailles, et passe dans la salle du jeu. Blanche fatiguée se repose, mais bientôt elle est entourée de ce que la cour renferme de plus distingué. Le duc, rentré dans le bal, voit près d'elle Monsieur, M. le prince, le duc de Guise, le prince de Condé, le duc d'Enghein, le jeune et galant comte de Sault, fils du duc de Lesdiguières ; ils admirent Blanche, lui parlent ; elle leur sourit et leur

répond, porte tour à tour sur eus ses regards si pénétrants et si doux ; ces regards se sont arrêtés plus long-temps sur le comte de Sault qui la conduit légèrement à la danse. Limours est là ; Blanche ne s'en est pas aperçue. Il se trouble ; une inquiétude violente le saisit ; son sang bouillonne ; il n'ose définir ce qu'il éprouve, et craignant de laisser paraître son agitation, il retourne auprès des reines. Ramené bientôt comme malgré lui dans le bal, il voit la duchesse accepter un nouveau danseur, mais le comte de Sault figure vis-à-vis d'elle..... Limours est furieux..... Le bal cesse ; Blanche se rapproche de son époux, sans se douter de la douleur encore inconnue qu'elle fait éprouver à celui qu'elle aime avec tant d'abandon. Ses beaux yeux sont encore animés par le plaisir. Elle veut parler et sourire, mais le duc l'entraîne avec une violence qui l'étonne. Seule avec lui, dans sa voiture, elle s'aperçoit qu'il est agité ; elle entend même un soupir....., il la touche, l'alarme. Blanche, d'une voix attendrie, demande à Limours s'il souffre ; passe autour de lui ses bras caressans. Il la repousse ; elle sent la parole expirer sur ses lèvres intimidées, et observe alors le même silence que celui de son époux ; mais le silence de la duchesse est inquiet et tendre, celui de Limours est sombre et farouche.

Blanche, dont le cœur est neuf et pur, n'a pas même une pensée qui ne soit innocente ou sensible. Elle se persuade que Limours éprouve quelques peines secrètes qu'elle ne doit point chercher à connaître, puisqu'il veut les taire ; elle le plaint et voudrait le consoler ; mais elle respecte son silence et va chercher un paisible repos, que Limours est loin de pouvoir goûter.

« Quoi, se dit-il, serais-je jaloux ? jaloux, moi..... non, sans doute. La jalousie est un hommage rendu à la supériorité. D'ailleurs je n'en suis point amoureux Qu'elle était admirée le soir ! toute la cour..., le Roi lui-même..., cette feule de rivaux l'ont, je l'avoue, embellie à mes yeux ; mais elle m'appartient ; elle est à moi pour faire mon bonheur et non mon supplice. Blanche est encore innocente ; tant de succès ont peut-être.... Oui, c'est encore une enfant ; il faut que je veille sur elle ; que j'écarte loin d'elle les pièges tendus à sa vanité, à son inexpérience ; il faut la soustraire à mes rivaux..... Mes rivaux.....! devrais-je en avoir ? En ai-je jamais rencontré...? Qui pourrait-elle me comparer ? elle m'aime..... A son âge on

ne sait point encore ce que c'est qu'aimer.... ; elle m'aime par devoir, par habitude, sans délire et sans passion. Elle n'a point de caractère... Une obéissance passive est tout ce que j'en puis attendre. Eh bien, elle m'obéira ; je veux l'observer encore quelque temps ; malheur à elle si le plus léger soupçon effleure mon âme ! »

Telles étaient les premières pensées de Limours, auxquelles il fût succéder une foule de projets que la réflexion et surtout la crainte de paraître jaloux venait détruire. Le jour le surprit sans qu'il eut arrêté d'autre plan que celui de surveiller attentivement l'innocente Blanche ; d'interroger son front, siège de la candeur ; de lire dans ses regards, d'épier son sourire, d'interpréter ses mouvemens. Un feu sombre le consumait ; humilié de ce qui se passe dans son âme, il cherche à le dissimuler, et la contrainte ajoute aux maux qu'il se cause lui-même. Blanche, entraînée de fête en fête, croyait marcher sur des fleurs, tandis que ses pas légers la conduisaient loin du bonheur.

Le Roi donnait un de ces bals particuliers où Blanche se rendait toujours avec joie ; mais en se préparant à faire sa toilette, elle se sentit tellement indisposée qu'elle pria Limours de la dispenser d'y aller. Il songeait en secret à lui interdire cet amusement ; dès qu'il vit qu'elle préférait rester chez elle, il lui ordonna ce, qu'il allait lui défendre, supposant que le désir de ne point aller au bal tenait à quelque visite ou à quelque lettre qu'elle attendait. Blanche, malgré ce qu'elle souffrait, s'habilla et se rendit au Louvre, où Limours l'accompagna. Elle était pâle, abattue, faible. La chaleur des appartemens ranima son teint. Limours attribua cet effet naturel à l'empressement avec lequel la duchesse fut entourée, surtout à l'approche du comte de Sault ; craignant de ne pouvoir maîtriser la jalousie qui le dévore et l'humilie, il quitte le bal et va cacher à tous les yeux ses injustes alarmes.

Blanche, qui s'est un peu ranimée, danse une première contredanse ; à la seconde, son malaise augmente ; ses forces l'abandonnent ; elle tombe évanouie dans les bras du comte de Sault qui dansait avec elle et la transporte sur un canapé, auprès de la comtesse de Soissons, qui s'empresse de la secourir. Elle rouvre les yeux, mais elle est froide, tremblante, et

demande à être ramenée chez elle, en cherchant le duc autour d'elle. M. de Sault le cherche aussi, mais eu vain. Il est parti dans sa voiture, et le comte offre la sienne à madame de Soissons, qui se propose de ramener la duchesse. Blanche se sent prête à mourir et accepte tous les moyens de quitter le bal ; appuyée sur le bras du comte de Sault, elle suit d'un pas tremblant madame de Soissons, qui s'élance dans la voiture et reçoit des mains du comte la duchesse presque expirante. Madame de Soissons, qui craint pour les jours de Blanche, presse le comte de les accompagner ; tous trois prennent lentement le chemin de l'hôtel de Limours. Blanche anéantie est transportée chez elle, où la comtesse la fait promptement déshabiller et porter dans son lit, tandis que M. de Sault court chercher le docteur Fagon, qu'il amène promptement. A l'heure même il se retire à pied pour laisser sa voiture à madame de Soissons. Il pleut, le comte ne peut retourner au Louvre, il est inondé d'eau, et rentre chez lui plus tranquille puisque le célèbre docteur est auprès de la duchesse.

Blanche, dès qu'elle a été délacée et couchée, s'est trouvée mieux et ne voit point sans inquiétude la comtesse de Soissons près d'elle. Limours lui a défendu de la recevoir, de se lier avec elle. Alarmée de sa désobéissance involontaire, elle supplie la nièce du cardinal de retourner au Louvre ; mais madame de Soissons veut savoir ce qu'aura dit le médecin de l'indisposition de Blanche. Fagon, après avoir tâté le pouls de la duchesse et fait quelques questions, interrogé les yeux de la jolie malade, déclare en souriant qu'il ne trouve d'autres symptômes que ceux d'une heureuse grossesse ; ordonne du repos ; invite Blanche à ne point quitter son lit de quelques jours, à goûter un sommeil dont elle a besoin, et promet de revenir le lendemain. La comtesse alors se relire après avoir embrassé tendrement la duchesse.

Blanche n'a plus auprès d'elle qu'une femme-de-chambre qui veille en silence. Avant de se livrer au sommeil elle veut savourer le doux espoir de devenir mère ; elle veut remercier Dieu du bien qu'elle va tenir du ciel, de l'hymen et de l'amour. Elle pense à sa fille, croit la voir, la presser sur son cœur, s'endort avec cette douce image que lui retrace un heureux songe.

Tandis qu'une joie innocente et délicieuse charme la jeune âme de Blanche, Limours, livré à d'impétueuses pensées, rentre enfin chez le Roi et cherche d'un regard sombre sa tendre compagne qu'il n'aperçoit point. Une des filles d'honneur de la Reine, remarquant son inquiétude, lui raconte étourdiment que Blanche, en dansant, s'est trouvée mal dans les bras du comte de Sault, qui l'a ramenée chez elle. A ce récit, Limours devient pâle ; ses yeux étincèlent de fureur. La duchesse de Navailles voit le terrible effet qu'ont produit ces paroles inconsidérées, se hâte d'ajouter que madame de Soissons accompagnait la duchesse : au même moment la comtesse rentrait dans le bal. Chacun courut lui demander des nouvelles de Blanche ; elle s'empressa de calmer l'inquiétude générale, et s'approchant de Limours lui dit en souriant : « Si l'on en peut croire le docteur Fagon, *nous aurons dans quelques mois un compliment à vous faire.* »

L'espoir de se voir renaître dans un héritier de ses titres et de son nom eût charmé Limours, si dans ce moment une autre pensée ne l'eût cruellement occupé. Madame de Soissons est revenue sans le comte de Sault ; est-il resté près de sa femme ? il le craint ; et ce qui le désespère c'est qu'il pense que chacun fait la même réflexion que lui ; il croit même voir un sourire équivoque lui annoncer que cette remarque est générale, et qu'il est l'objet d'un ridicule. Ce soupçon fût-il sans fondement, l'orgueil n'en est pas moins blessé. Que faire ? comment prouver...? Limours se persuade que l'évanouissement de sa femme a été feint ; que cette scène, ce départ, ce tête-à-tête, ont été préparés par la comtesse de Soissons qui le liait ; que ce plan, tracé par l'esprit de vengeance du cardinal, tend à séduire la jeunesse de Blanche, son inexpérience, et à l'entraîner dans une coupable intrigue. Ces pensées se présentent à son esprit plus rapidement qu'on ne peut les décrire ; elles le déterminent à rentrer promptement dans son hôtel ; mais, voulant surprendre sa femme et son séducteur, il fait arrêter sa voiture à la porte du jardin, qu'il traverse rapidement ; monte sans bruit, entr'ouvre la porte de la chambre et jette un coup d'œil enflammé autour de lui. Quel doux tableau oppose à la jalousie, à la fureur, la jeune épouse endormie ; sa tête charmante repose sur un bras délicat ; un songe enchanteur la caresse ; elle voit sa fille et croit la presser sur son cœur ; un sourire innocent

entr'ouvre ses lèvres de rose ; un mot s'en échappe faiblement : ce mot est *ma fille* ; mais l'oreille ne peut le distinguer ; il est si doucement exprimé qu'il semble être le murmure du zéphir. A cette image de la paix du cœur, Limours sent ses tumultueuses agitations se calmer. La femme qui veille le conjure de ne point troubler le repos de sa maîtresse, lui redit les paroles de Fagon et l'invite à se retirer. Limours contemple long-temps la duchesse jouissant d'un si paisible sommeil. « Non, se disait-il, elle n'est point encore coupable ; elle dort comme l'innocence. La comtesse seule.... Si le comte n'a point reparu, c'est un plan concerté avec elle et Mazarin : ils ont voulu compromettre celle dont la réputation tient à mon honneur. Si j'en avois la certitude, si je ne craignais un éclat fatal à l'honneur de Blanche, au mien, le sang des perfides coulerait à l'instant même. Laissons-la ce soir jouir du calme dont elle et mon fils ont besoin..... Je saurai la soustraire au cardinal, à cette nièce intrigante et dangereuse, à ce jeune séducteur, au monde, à l'univers. » A ces mots, il s'éloigne et va méditer à loisir sur ses projets.

La santé de Blanche seconda la jalouse imagination de Limours. Pendant six semaines elle fut obligée de rester au lit, et sa porte fut fermée. Limours, dans le monde, paraissait fort alarmé des souffrances de sa jeune épouse. Les reines, Mademoiselle, tous les princes et toute la cour envoyaient savoir de ses nouvelles. La comtesse de Soissons, que les grâces touchantes de la duchesse avaient attendrie, venait chaque jour pour la voir ; le comte de Sault se faisait souvent écrire, et Limours jouissait de leurs efforts infructueux. Cependant, la duchesse se portait bien ; sa grossesse ne causait plus aucune inquiétude ; elle allait rentrer dans le monde, y charmer, y plaire ; mais le duc en avait autrement décidé. Il assurait toujours que Blanche, très-jeune et très-délicate, supportant son état avec peine, ne pouvait soutenir ni le bruit, ni le mouvement. On l'en croyait ou non, mais Blanche restait chez elle et ne s'en plaignait pas, espérant sortir bientôt de ces appartemens déserts.

CHAPITRE IV.

UN matin Blanche s'est levée fraîche, gaie, et disposée au plaisir de retourner à la cour, dont elle est séparée depuis trois mois ; elle s'amuse à faire tresser ses beaux cheveux, s'habille, et voit avec joie que sa robe ne contient plus sa taille, naguère si svelte et si élégante ; elle sourit à ce changement délicieux, et se dit qu'il va plaire à Limours. Il vient près d'elle avant que sa toilette soit achevée ; son maintien est grave et non sévère : ayant fait signe aux femmes de s'éloigner, il adresse ainsi la parole à la duchesse, qui l'écoute sans l'interrompre.

« Vous n'avez pas encore seize ans, lui dit-il, votre santé est délicate, votre état demande les plus grands ménagemens. Vous ne pouvez plus aller au bal, ni monter en voilure sans exposer vos jours et ceux de mon fils. Il faut donc y renoncer par intérêt pour tous deux ; j'ai même pensé que votre appartement, donnant sur la rue, est trop bruyant pour vous, surtout à l'époque où vous deviendrez mère, et j'en ai fait arranger et meubler avec soin un autre qui, étant sur le jardin, sera plus calme et en meilleur air pour vous et pour votre enfant, puisque vous voulez le nourrir.... Venez-avec moi l'examiner, je crois qu'il pourra vous plaire. »

Blanche voit dans ce nouvel arrangement une aimable attention de son époux, l'en remercie avec grâce, et le suit par une longue galerie dans une partie de son hôtel qu'elle ne connaît point encore. L'appartement est commode, bien distribué, meublé avec élégance ; il renferme un oratoire,

une bibliothèque, un joli cabinet d'étude donnant sur la terrasse élevée au-dessus d'un parterre, et voisin d'un bocage ; de belles allées, des gazons, le parterre promettaient de l'ombrage et des fleurs. On est encore en hiver, mais Blanche se dit que sa fille naîtra au printemps, et que les roses dont elle est privée s'épanouiront pour elle ; son cœur en jouit d'avance, elle remercie de nouveau Limours.

Après l'avoir fait asseoir sur un canapé et s'être placé près d'elle, il lui dit : « Je suis bien aise que cet endroit soit de votre goût. Mon intention est que vous n'en sortiez, pas de long-temps ; que vous n'y receviez personne que moi, votre médecin lorsqu'il vous sera nécessaire, le chapelain qui vous dira la messe, et les femmes nommées pour vous servir. Vous m'avez offensé, vous m'avez désobéi en acceptant de madame de Soissons des secours que la duchesse de Navailles ou toute autre femme de la cour vous eût rendus comme elle. Vous l'avez reçue chez moi malgré ma défense. Elle sait que je la hais, et se présente ici presque chaque jour. Le Roi aime sa société, je ne puis, sans déplaire à mon souverain, refuser l'entrée de votre appartement à cette femme artificieuse, à moins, de la refuser à tout le monde, et c'est à quoi je me suis décidé depuis la scène ridicule que vous avez faite, au Louvre, où vous avez montré si peu de déférence à mes ordres. Au reste, vous aimez le dessin, la musique, la lecture ; j'ai veillé à ce que vos goûts fussent satisfaits. Mon intendant viendra demain s'informer si vous désirez quelque chose que je n'aie point prévu ; donnez-lui vos ordres, ils seront exécutés. J'imagine, ajouta le duc, que vous n'avez aucune objection à faire sur ce que j'ai résolu, je vous prévins d'ailleurs qu'elle serait inutile. » La duchesse s'inclina, en signe d'obéissance, et ne répondit pas. Après quelques momens de silence pendant lesquels le duc portait sur Blanche des regards scrutateurs, il la laissa à ses réflexions, lui annonçant qu'il ne reviendrait près d'elle que le soir, pour lui laisser le temps d'arranger sa retraite et de fixer l'emploi de ses momens.

Blanche, restée seule, et plus surprise qu'affligée, jette un coup d'œil autour d'elle : sa demeure est agréable ; Limours veut qu'elle l'habite ; elle l'y verra souvent ; elle sent qu'elle ne regrette point le monde, où elle n'a brillé qu'un jour, où elle ne cherchait que les regards de son époux, n'aimait

les succès que pour lui. La solitude n'effraie point son âme pure : bientôt, dans quelques mois, son enfant viendra l'embellir, il l'occupe déjà pour elle, et le sentiment la lui rend chère. Néanmoins son souvenir la ramène à Montargis près de cette tante adorée ; un soupir s'échappe de son sein, mais ce soupir est pour Limours. « Je suis à lui, se dit-elle, obéissons à ses désirs. J'ai si peu d'expérience que j'aurai peut-être encore commis quelque faute nouvelle ; du moins je suis à l'abri des erreurs qui pourraient l'offenser. Prouvons-lui que je le préfère à tout ; qu'heureuse de sa seule présence elle suffit à mon bonheur. » Un léger mouvement qui agite son sein lui fait sentir qu'elle est réellement mère. Des larmes délicieuses coulent lentement de ses yeux. « Ah ! oui, oui, ma fille, je vivrai aussi pour toi, dit-elle au cher inconnu qui vient de lui annoncer son existence. Je vais reprendre mes études, négligées depuis mon mariage, ainsi que mes talents. Le travail saura remplir les heures solitaires ; les fruits que j'en recueillerai seront pour mon enfant. Chaque jour je prierai Dieu de me rendre digne du beau titre de mère. » Cette résolution prise, Blanche examine sa bibliothèque ; elle est nombreuse et bien choisie ; elle essaie ses instrumens, ses crayons, ses pinceaux ; fixe les momens qu'elle veut donner chaque jour à la lecture, à la musique, à la peinture, à ses travaux à l'aiguille qu'elle destine à parer son enfant, et trouve à peine assez d'heures pour tout ce qu'elle se propose de faire. Le temps s'est promptement écoulé dans cette intéressante occupation. Elle dîne seule et soupire ; mais le soir ramènera celui que son cœur désire et attend. Il vient en effet ; Blanche l'accueille avec tendresse, lui raconte naïvement ce qu'elle a projeté, ce qu'elle a pensé ; elle est caressante, aimable ; il ne peut se défendre d'admirer de si douces vertus, et se félicite en secret d'avoir su réserver pour lui seul un trésor aussi charmant.

L'intendant du duc vint le lendemain prendre les ordres de Blanche ; elle demanda un berceau pour son enfant, et bientôt elle est obéie. On plaça ce berceau près du lit de la duchesse enchantée et qui ne se lassait pas d'admirer la place où dormira sa fille. Sa fille, ce nom si cher, elle n'ose le prononcer devant son époux ; c'est un fils qu'il veut et qu'il attend ; Blanche se reprocherait de former un vœu contraire celui que forme

Limours, s'il avait quelque influence. Elle recevra un fils avec joie, elle partagera celle de Limours ; mais c'est une fille qu'elle a vue en songe, qu'elle a pressée sur son cœur, et dont l'image la suit partout.

On s'étonnait à la cour de ne point voir reparaître la duchesse. Les plaintes de Limours sur la santé de sa femme ne persuadaient pas. La comtesse de Soissons l'accusait d'une injuste jalousie, elle savait tout ce qui se passait dans son hôtel et en plaisantait souvent, lorsque l'ambition, l'envie, l'espérance et la crainte agitèrent les esprits, et firent oublier la paisible captive.

Du faite des honneurs, Mazarin contemplait la tombe qui allait tout ensevelir, rang, dignités, fortune ; le néant des prospérités terrestres lui apparaissait. Après avoir régné despotiquement sur la France, marié ses nièces au connétable de Colonne, au duc de La Meilleraie, au prince de Conti, au comte de Soissons, au duc de Modène ; assuré le mariage de la plus jeune avec le duc de Bouillon ; après avoir réuni sur sa tête toutes les charges, amassé en vingt ans d'administration et pendant les guerres une fortune immense, il allait terminer à cinquante-neuf ans la plus brillante carrière. Chacun se flattait d'obtenir une partie de son héritage, et Limours ne fut pas le dernier à espérer que la mort de son ennemi serait utile à ses vues ambitieuses. Il comptait sur la protection de la Reine mère, et se crut assuré de la place de surintendant de sa maison. L'auguste princesse, loin de rejeter sa demande, l'encouragea à y persévérer ; dès lors il ne songea plus qu'à se faire des partisans ; il voyait peu l'aimable Blanche ou ne portait près d'elle qu'un front soucieux et l'inquiétude de se voir trompé dans ses nouvelles espérances. Blanche ose à peine chercher à l'en distraire par des soins délicats et tendres qui ne touchent point son cœur. « Il ne m'aime plus, » se disait-elle souvent en versant des larmes amères : prier, songer à son enfant, était sa consolation.

Mazarin n'est plus ; le Roi lui donna des larmes, et décida qu'il gouvernerait par lui-même. Cependant, deux jours avant sa mort, le cardinal a réglé l'administration du royaume et disposé de toutes ses charges. On pouvait dire qu'il régnait encore du fond de la tombe. Près de mourir il obtint du Roi que la charge de la surintendance de la maison de la Reine

mère fût donnée à sa nièce, la princesse de Conti, et celle de la Reine à la comtesse de Soissons. Limours ne l'apprit point sans éprouver le plus violent désespoir. Il retrouvait encore l'implacable inimitié du ministre, elle lui survivait. Sa haine contre les nièces de Mazarin en devint plus active ; il en voulait plus que jamais à Blanche d'avoir reçu la comtesse de Soissons, et lui adressait de cruels reproches. Limours ne se borna point à ses démonstrations, il porta sa plainte aux pieds de la Reine mère, qui daigna s'y montrer sensible, et, pour le consoler, lui fit confidence, du mariage qu'elle venait d'arrêter entre Monsieur et l'air niable princesse Henriette d'Angleterre, et lui promit d'obtenir pour lui, de son second fils, la place de chevalier d'honneur de Madame. La Reine mère aimait sa future belle-fille, avait même désiré la faire épouser au Roi, et comptait avec raison sur l'empressement avec lequel Monsieur céderait à sa prière ; en effet le duc fut nommé lorsqu'on s'occupa de faire la maison de Madame, et cette faveur le dédommagea, quoiqu'elle ne fût pas celle qu'il avait ambitionnée.

Le mariage de Philippe d'Orléans, appelé Monsieur, prince aimable et spirituel, fut célébré au Palais-Royal. Madame, âgée de seize ans, avait de la grâce, et, sans être belle, était remplie de charmes ; elle désirait plaire et se faire aimer. Le Roi, qui d'abord était prévenu contre elle, découvrit bientôt qu'elle possédait, malgré sa grande jeunesse, des lumières et de la raison ; il s'y attacha sincèrement et passait une partie de ses soirées chez elle.

On oublie vite dans le monde et à la cour ceux que l'on ne voit plus : la mort de Mazarin, le mariage de Monsieur, les fêtes qui l'avaient suivi, ne laissaient point de place au souvenir de Blanche. Solitaire, mais calme et contente d'elle-même, elle voyait approcher avec joie le moment où sa retraite serait partagée par l'enfant qu'elle aime déjà de toutes les puissances de son âme. Limours, que sa place fixe à la cour et attache aux pas de Madame, visitait peu la jeune recluse ; il aimait le faste, la représentation, les fêtes ; l'entretien timide d'une jeune femme à qui aucun objet nouveau n'inspirait de nouvelles pensées, l'intéressait peu ; il ne l'écoutait pas, ou l'écoutait avec distraction, l'interrompait pour lui parler des intrigues de la cour, des grâces de Madame, de la piété de la Reine, des

brillantes qualités du Roi, des plaisirs que la jeunesse et la magnificence du souverain faisaient naître chaque jour. Blanche entendait ces récits sans envie ; cependant un soupir aurait dit à ce cœur glacé, s'il eût voulu l'interpréter : Il fut un temps où vous aimiez à voir la sensible Blanche à ces fêtes dont aujourd'hui vous voulez jouir sans elle. « Il ne m'aime plus ! se disait-elle souvent. Hélas ! il ne m'a jamais aimée ! peut-on changer d'amour ? »

La duchesse désirait vivement faire ses dévotions au Val-de-Grâce avant ses couches ; la Pâque approchait ; on l'observait religieusement à la cour. Anne d'Autriche était pieuse, la jeune reine était dévote ; le Roi donnait l'exemple de la piété, on l'imitait. Limours consentit sans peine à ce que la duchesse se rendît en litière au Valde Grâce, où la Reine mère devait aller faire une retraite. Il pensa que c'était plaire à la grande princesse dont il recherchait la protection ; mais il recommanda à Blanche de dire que, comptant nourrir son enfant, elle ne pourrait de long-temps reparaître à la cour. Le duc aurait été obéi, mais Anne d'Autriche, entièrement à Dieu et renfermée dans sa cellule, livrée à la prière et au silence, ne vit point la duchesse, qui de son côté, également attachée aux exercices de sa religion, ne voulut pas s'en distraire et rentra dans sa solitude, fortifiée par cette religion de paix, d'amour et d'espérance.

Blanche a reçu le prix de ses vertus et de ses douleurs ; sa joie n'est plus un songe, ce n'est plus une vaine image qu'elle presse sur son sein maternel, c'est son enfant, c'est sa fille. Limours apprend chez Madame qu'il est père, mais que la nature a trompé son orgueil, il n'a point de fils.

Dans le premier moment sa fureur eût été funeste à la jeune mère s'il n'eût eu le temps de la modérer ; par bonheur il quitta la cour lorsque Blanche était endormie ; ce ne fut que le lendemain qu'il entra chez elle, et quoique ses traits exprimassent ce qui se passait dans son âme, il demanda des nouvelles de la duchesse ; mais il ne parla point de sa fille, ne jeta pas sur elle un coup d'œil, et se retira. Blanche s'attendait à le voir mécontent, néanmoins elle se flattait que l'amour paternel agirait sur son cœur ; elle espéra du temps, et donna mille baisers à sa fille, comme pour la dédommager d'une indifférence à laquelle l'enfant était encore insensible,

mais que sa mère ressentait pour toutes deux. Si quelque chose eût pu consoler Limours, c'était l'honneur que lui firent le Roi et Madame de tenir sa fille sur les fonts de baptême, elle reçut le nom de Ludovie.

La Reine était grosse ; on résolut à la cour de passer le temps de sa grossesse à Fontainebleau. Le Roi, les reines, Monsieur, Madame et tous les princes étaient du voyage. Le duc devait suivre Madame, et annonça son départ à la duchesse, lui prescrivant de ne rien changer aux habitudes de sa vie ; Blanche le lui promit ; elle tenait Ludovie dans ses bras, ses yeux attendris sollicitaient une caresse pour son enfant, mais ne l'obtinrent pas. Le duc la quitta sans avoir l'air de songer à l'innocente petite dont il était père, et partit le surlendemain pour Fontainebleau sans revoir Blanche ni Ludovie.

CHAPITRE V.

LE Roi avait réuni à Fontainebleau tout ce que le luxe ; la magnificence et le goût peuvent offrir à un grand monarque. Outre les princesses et les dames de la cour, les filles d'honneur des reines, dont la plupart étaient jeunes et belles, ajoutaient par leurs charmes à l'agrément des fêtes variées chaque jour. Le bal, la comédie, les concerts, la chasse, la promenade en calèche, étaient les amusemens favoris du Roi. Les jardins paraissaient enchantés ; tout éblouissait les yeux charmaient l'esprit, enivrait les sens. On était en paix ; la plus heureuse union régnait à la cour, et la présence auguste d'Anne d'Autriche éloignait les dangers qui accompagnent souvent les plaisirs. Mais la jeune Reine aimait la retraite plus qu'une reine ne devait l'aimer. Elle adorait le Roi, ne pouvait supporter qu'il s'éloignât d'elle, en était jalouse, et sa grossesse ne lui permettant pas de le suivre à la chasse, ni aux promenades dans les bois, qui se prolongeaient souvent jusqu'à trois heures après minuit, elle en prit de l'humeur et de l'ombrage, fatigua le Roi par ses larmes, se plaignit à la Reine mère de Madame, qui, ainsi que Monsieur, accompagnait toujours le Roi. La Reine mère fit des représentations assez vives à Madame, qui n'en tint compte ; au Roi lui-même ; à Monsieur, dont elle croyait diriger plus facilement l'esprit ; mais ces trois illustres personnes, n'écoutant que la voix du plaisir, continuèrent à se livrer à leurs amusemens, sans s'embarrasser de ce qu'en pensaient les reines, ni des remarques des courtisans. Rien ne fut changé à la cour ; le Roi

même parut mécontent que l'on osât lui imposer des lois, et sut mauvais gré à Marie-Thérèse des chagrins qu'elle ressentait. Madame savait que Louis XIV avait refusé de l'épouser, et voyait avec joie les sentimens contraires qu'elle lui inspirait. Monsieur était heureux de plaire au Roi ; toute la cour pensait de même. Anne d'Autriche vit avec douleur que ses efforts pour ramener cette brillante jeunesse à des amusemens plus paisibles, seraient inutiles : elle se contenta d'environner la Reine des plus tendres soins, de lui conseiller la douceur et la complaisance avec le Roi, et de modérer sa jalousie envers Madame, qui n'était coupable que d'une légèreté pardonnable à son âge. On ne tarda point d'ailleurs à s'apercevoir que le Roi portait de tendres regards sur l'une des filles d'honneur de la princesse Henriette, la touchante La Vallière, si modeste et si séduisante. Les souverains ne jouissent jamais des charmes du mystère ; l'œil intéressé du courtisan lit souvent avant eus - mêmes ce qui se passe dans leur âme. Louis XIV ne définissait peut-être pas encore le charme qu'il éprouvait, et cet amour silencieux n'était un secret pour personne, sinon pour la jeune Reine, à qui on se fit un devoir d'en dérober la douloureuse connaissance, du moins jusqu'à ce qu'elle eût donné un fils aux sujets qui le recurent avec transport. Ce prince, ravi trop tôt à l'amour du peuple dont il eût fait le bonheur, naquit le jour de la Toussaint. Le Roi, pendant ses longues douleurs, tint la Reine dans ses bras, et souvent elle sentit couler ses larmes.

Après une absence de plusieurs mois, Limours était revenu près de la duchesse ; il la trouva entièrement occupée de Ludovie, et s'étonna de la sérénité qu'il remarqua sur ses traits. Il fut assez vain pour lui en savoir intérieurement mauvais gré. Elle se portait bien ; ses fraîches couleurs n'annonçaient pas qu'elle eût souffert de son éloignement. Il eût voulu apercevoir la trace des larmes qu'elle aurait dû répandre loin de lui, et son orgueil barbare lui reprochait sa santé et jusqu'à la raison et la douceur qui lui rendaient une partie du bonheur dont elle aurait dû jouir. Blanche, bien loin de se douter de ce qui se passe dans un esprit si différent du sien et dont elle ne peut deviner les caprices, lui montre Ludovie qui, âgée de huit mois, offre déjà une étonnante ressemblance avec son père. Elle lui répète avec ingénuité une foule de ces riens que le cœur, d'une mère sait entendre ou

interpréter, lui redit avec tendresse combien elle est heureuse avec sa fille, qui lui rend presque la présence de son père. Ludovie sourit à Blanche. « Voilà, dit-elle à Limours, voire sourire enchanteur ; ce sont vos yeux..... Non, malgré l'absence je ne suis plus séparée de vous ; » et Blanche embrasse Ludovie en regardant Limours.

Elle a cru vainement avoir touché ce cœur fermé aux sentimens de la nature ; l'épanchement de l'âme auquel Blanche s'est abandonnée a produit un effet contraire à ses désirs, à son espoir. L'orgueil de Limours se révolte contre une enfant qui a le pouvoir de consoler sa mère lorsqu'il l'abandonne ; il accuse Ludovie de le remplacer dans un cœur qu'il veut posséder sans partage et sans le rendre heureux. Par un de ces travers d'imagination presque incroyables, il devient jaloux de sa fille ne pouvant plus l'être que d'elle, et quoiqu'une autre que la duchesse ait enflammé ses désirs, et pour la première fois lui ait fait connaître l'empire de l'amour.

La place du duc le rapprochait sans cesse de Madame ; séduit par ses grâces, encouragé par sa bienveillance, par sa gaîté, son désir de plaire, et surtout par la haute opinion qu'il a de lui-même, il a osé concevoir l'audacieuse espérance d'être le rival heureux de Philippe d'Orléans. Il n'est pas le seul à qui cette princesse, jeune, vive, aimable, inspire une passion secrète ; le comte de Guiche, plus vrai, plus sensible, et moins vain que Limours, en était éperdument amoureux, mais il couvrait du voile du mystère un amour qu'il regardait comme insensé. Rien n'échappe aux yeux d'un rival, et Limours a lu dans le cœur du comte, qui lit également dans le sien. Tous deux s'observent en silence ; mais Limours, malgré sa vanité, crut s'apercevoir que Madame ne voyait pas le comte avec indifférence. Il en fut au désespoir.

Le Roi voulant donner aux Reines le plaisir d'un carrousel, les préparatifs occupèrent les princes et les grands seigneurs nommés pour en être. Briller et vaincre aux yeux de Madame est un triomphe trop flatteur pour que Limours ne cherche point à l'obtenir,

Le carrousel se donna sur la place du Palais-Royal ; il était composé de cinq quadrilles, représentant cinq nations ; la romaine, dont le Roi était le chef ; la persanne, que conduisait Monsieur ; la turque, l'indienne et

l'américaine, à la tête desquelles étaient monsieur le Prince, le duc d'Enghien, et le duc de Guise. Ce spectacle attirait l'admiration générale ; la Reine-mère, placée sur une estrade, devait donner le prix ; c'était un superbe diamant ; mais le seul prix qu'envie Limours est de mériter un éloge de la princesse qu'il ose adorer. Accoutumé à vaincre, il se croit sûr du triomphe, et se présente avec audace ; mais la fortune aime à se jouer de ses plus chers favoris. Le comte de Sault remporte la victoire au milieu des applaudissemens universels. Le duc veut en vain par une attitude fière démentir les sentimens qu'il éprouve, on les devine à l'expression de sa physionomie. C'est peu d'avoir succombé dans cette lutte galante ; le comte de Sault, que sa jalousie n'a point oublié, l'emporte sur lui. Madame félicite le comte avec grâce, et lorsque Limours se rapproche d'elle, il croit remarquer qu'un sourire ironique effleure ses lèvres. Il ne peut résister aux tourmens qu'il éprouve, et va porter près de la tendre Blanche les peines qu'il endure et son humeur sombre. A son abord farouche la duchesse effrayée s'empresse d'éloigner sa fille, et revient doucement s'asseoir près de lui. La tête appuyée sur sa main, il se tait, ou prononce quelques mots sans suite. Tout-à-coup il se lève, marche précipitamment, s'arrête, et se jette dans un fauteuil, comme accablé de douleur. Blanche n'ose l'interroger, elle tremble : « Vous souffrez, lui dit-elle avec intérêt ? puis-je vous soulager ? – Non, répond-il, laissez-moi, éloignez-vous ; allez retrouver votre fille puisqu'elle suffit à votre bonheur. Je ne puis la souffrir..... Vous n'aimez qu'elle, vous craignez de me donner un fils ; craignez plutôt de n'en avoir pas ; craignez-le pour vous et pour elle. Relirez-vous, je le veux ; votre présence m'importune. »

Blanche obéit à cet ordre impérieux, et d'un pas tremblant gagne l'appartement de Ludovie. La duchesse est pâle, et prête à s'évanouir. Mademoiselle Adrienne de Beaumont, gouvernante de Ludovie, quoique choisie par le duc, s'était attachée à celle dont elle admirait la vertu et plaignait les malheurs, elle s'empressa à la secourir. Des larmes abondantes la soulagèrent ; l'enfant voyant pleurer sa mère, lui tendit les bras. Blanche l'assit sur ses genoux ; elle sentit les doux baisers et les petites mains de

Ludovie essuyer ses larmes, et la duchesse sourit bientôt à l'image de Limours.

Le lendemain du carrousel le duc apprit dans le premier salon de Madame une nouvelle qui le consola de sa disgrâce. La princesse avait paru à cette fête brillante d'attraits ; elle se coiffait et s'habillait d'un goût particulier qui convenait à toute sa personne, et qu'en vain on aurait voulu imiter. Malgré sa grossesse très-avancée jamais elle n'avait brillé d'autant de charmes. Le comte de Guiche, trop attentif à les admirer, oublia dans une contemplation muette et passionnée ce qu'il devait de respect à la belle-sœur de son souverain. Monsieur surprit les regards tendres qu'il fixait sur Madame, et s'en offensa. S'en étant plaint au Roi, le comte fut exilé. Le duc se félicita de l'éloignement d'un rival qu'il ne pouvait s'empêcher de redouter, quoiqu'il ne le crût pas digne de l'emporter sur lui. Son dépit fut extrême quand il entendit la princesse plaindre le comte, et qu'il remarqua quelque abattement sur les traits d'ordinaire si enjoués de la princesse. Cependant il réfléchit à sa position, sentit qu'il fallait renfermer plus que jamais son amour sous les apparences du respect et du zèle. Madame, satisfaite de son empressement, de ses services, lui témoigna plus de bonté et de bienveillance. On le croyait à la cour amoureux et jaloux de sa femme, au point de la dérober à tous les regards. Cette idée, rendait la princesse parfaitement tranquille sur les sentimens qu'elle pouvait lui inspirer ; naturellement affable, elle encourageait sans le savoir ses désirs et son espérance. Peu de temps après l'exil du comte, Madame donna le jour au duc de Valois. Monsieur fit éclater les transports d'une joie vive et naturelle ; le Roi, les Reines et la cour la partagèrent. Elle augmenta les regrets de Limours et sa haine pour Ludovie ; cependant, plus elle grandissait plus sa ressemblance avec son père était frappante ; mais il ne la remarquait pas, et reprochait à Blanche, chaque fois qu'il revenait près d'elle, de ne point lui donner d'héritier. En vain la duchesse partageait-elle le désir d'avoir un fils, en vain le demandait-elle avec ferveur à l'arbitre souverain de notre destinée, les, années s'écoulaient, et Blanche ne devenait pas mère une seconde fois. Elle adorait sa fille, c'était son seul bien, le seul être qui animât sa solitude. Elle aimait toujours le duc, mais un autre amour

mieux partagé remplissait aussi son cœur et le rendait heureux. La haine d'un père pour sa fille révoltait en elle tout ce qui était bon et sensible ; elle pardonnait à Limours les maux qui ne retombaient que sur elle, mais comment lui pardonner d'haïr Ludovie ? Ludovie, si caressante, si belle et si semblable à lui-même ! la tendre mère ne le pouvait pas. Son amour vrai, sa piété sincère ne parlaient pas en vain pour le coupable ; Blanche se reprochait ses murmures, et s'efforçait de les étouffer. Limours, plus épris que jamais de Madame, devenait chaque jour plus insensible pour la duchesse ; cependant, sa taille, ses traits, son esprit s'étaient formés ; elle avait beaucoup lu, et avec fruit ; ses talens s'étaient développés par une étude suivie, et par le désir de suffire à l'éducation de sa fille, à qui elle donnait déjà, les premières leçons de musique et de lecture. L'enfant, renfermée comme sa mère, avait peu de distraction, et s'appliquait sans peine ; elle aimait beaucoup la duchesse et sa bonne Adrienne, qui jouaient avec elle dans le jardin et les appartemens ; elle était gaie, vive, grande et forte pour son âge, et promettait d'être aussi belle que son père.

CHAPITRE VI.

LE temps s'écoule avec rapidité dans les plaisirs, et plus encore dans une retraite qu'anime un enfant adoré et des occupations suivies. Près de quatre ans se sont passés depuis que, loin du monde. Blanche vit solitaire ; souvent sa pensée l'a ramenée à Montargis, souvent elle a reçu des lettres de sa tante bien-aimée, souvent elle lui a écrit ; sans cesse elle a désiré la revoir, revoir sa gaie Provence, s'égarer encore sous ces beaux ombrages, parmi les sentiers fleuris témoins de ses jeux innocens, de sa joie naïve ; c'est aussi là qu'elle connut l'amour et qu'elle crut l'inspirer ; tout ce qui charma sa vie se retrace à sa pensée dès qu'elle songe Montargis. Tout non, puisque alors elle n'était point mère. Tels étaient les souvenirs, les plaisirs et les peines de Blanche, lorsque la belle abbesse de Fontevrand vint à Paris.

Fille du duc de Mortemart, ainsi que mesdames de Montespan et de Thianges, plus belle encore que ses sœurs, n'ayant prononcé qu'à regret ses vœux, l'abbesse avait résolu de remplir tous les devoirs de son état. Douée de l'esprit le plus brillant, elle lui chercha une occupation convenable, et la trouva dans l'étude de la théologie, de l'Ecriture sainte, des langues savantes, qu'elle sut bientôt parfaitement. Soit qu'elle parlât ou écrivît, rien n'égalait son éloquence. On l'adorait dans son monastère, où elle maintenait la plus grande régularité. Elle venait quelquefois à Paris, alors elle paraissait à la cour, et même dans ses fêtes ; mais, toujours auprès de ses sœurs, rien ne porta jamais atteinte à sa réputation.

Sous ses yeux et par ses soins s'élevaient les filles des plus grands seigneurs. Limours l'avait vue plusieurs fois à la cour, lorsque, pour l'infortune de Blanche, il soupa avec elle chez madame de Montespan. L'entretien se porta sur son abbaye, où elle comptait retourner sous peu de jours. On parla des jeunes pensionnaires, de l'éducation qu'elles recevaient, de la vie religieuse, enfin, de tout ce qui intéressait la belle et célèbre abbesse. Le duc suivit curieusement cet entretien, et forma le cruel projet d'éloigner de la duchesse une enfant qu'elle préférait au monde et à lui-même ; d'ensevelir pour toujours dans un cloître l'innocent objet de sa bizarre jalousie, et de se venger de l'amour de Blanche pour une autre que pour lui. Avant de se retirer, il sollicita et obtint de madame de Fontevrand la permission de venir la voir le lendemain ; s'étant rendu chez elle à l'heure fixée, il lui proposa d'admettre sa fille parmi ses élèves. Ignorant la douleur qu'elle va causer à la duchesse, que d'ailleurs elle ne connaît point, dont même elle n'a jamais entendu parler, elle y consentit, quoique Ludovie n'eût guère que quatre ans. Le duc lui demanda le secret, elle le promit. On approchait alors du carême, l'abbesse allait partir pour son monastère, et Limours convint de lui mener sa fille un des jours de la semaine sainte ; des motifs importants, ajouta-t-il, le forçant à choisir cette époque.

Blanche est loin de prévoir le coup affreux qui va blesser son cœur maternel ; elle voit bien qu'elle n'est plus aimée, mais elle retrouve son époux dans sa fille, et elle espère. L'espérance n'abandonne point un cœur sans reproche, il sent qu'il mérite le bonheur, c'est presque l'atteindre. Depuis sa réclusion, elle a toujours été passer les jours saints au Val-de-Grâce. Ce sont les seuls momens où elle quitte sa fille ; le sacrifice qu'elle fait à Dieu lui coûte moins parce qu'elle la laisse avec Adrienne, dont elle estime les vertus et connaît l'attachement pour l'enfant et pour sa mère. Mademoiselle Adrienne de Beaumont, sans fortune, mais bien née, a reçu une excellente éducation. C'est la duchesse de Navailles qui l'a recommandée au duc. En la plaçant près de sa fille, il a exigé qu'elle ne sortît jamais, ne vît personne, et lui a donné les ordres les plus sévères. Prévenue d'abord contre la duchesse, Adrienne ne tarda point à lui vouer le sentiment le plus tendre et à lui en donner des preuves. Blanche trouvait en

elle une amie sensible, instruite, aimable, et s'y attacha. Quand elle quittait sa chère Ludovie elle la laissait dans des mains fidèles, et ses regrets en étaient adoucis ; d'ailleurs son absence durait peu de jours, et la religion l'ordonnait. Malgré tout, une sorte de pressentiment rendait plus pénible cette année à la tendre mère cette courte séparation ; une voix secrète lui disait de ne pas quitter sa fille ; elle hésitait à s'éloigner, pressait Ludovie sur son cœur, la confiait à Adrienne, la reprenait encore, la couvrait de baisers, l'inondait de ses larmes. Ludovic passait autour de son cou ses bras caressans, et ne sachant pourquoi sa mère pleurait, elle pleurait aussi. Se reprochant les larmes que son excessive sensibilité faisait verser à sa fille, Blanche se calme, caresse Ludovic, lui sourit, la remet à Adrienne en la priant d'égayer sa chère enfant, et part en jetant encore un dernier regard sur Ludovie.

Le duc avait choisi l'époque de l'éloignement de Blanche pour lui enlever sa fille, non par délicatesse, mais pour s'épargner l'opposition et les larmes d'une mère. C'était le mercredi saint que la duchesse se rendait au Val-de-Grâce, elle en revenait d'ordinaire le lundi de Pâques. Il avait tout le temps de conduire Ludovic à Fontevrand, et comme les princesses se renfermaient dans divers monastères, il pouvait s'absenter sans que Madame s'en aperçût. Le lendemain du départ de la duchesse il mande de grand matin Adrienne dans son cabinet, et lui ordonne de se tenir prête dans deux heures à partir avec lui et Ludovie, et d'emballer tout ce qui peut être nécessaire. Cet ordre donné d'un ton absolu, il fit signe à mademoiselle de Beaumont de se retirer. Elle se hâte de voler près de Ludovie, qu'elle a laissée encore endormie, et s'assied près de son berceau pour réfléchir sur ce qu'elle vient d'entendre. Elle sait que le duc n'aime point sa fille ; ce voyage pendant l'absence de la comtesse lui cause les plus vives alarmes. Que peut-elle, que doit-elle faire ? Prévenir Blanche est impossible, elle ne peut sortir ; les domestiques vendus au duc ne se chargeraient d'une lettre que pour la lui remettre. D'ailleurs, que ferait la duchesse ? qu'opposerait-elle aux volontés d'un maître auquel elle a l'habitude d'être soumise ? Puisqu'il emmène Adrienne, son élève n'a rien à craindre ; elle sera là pour veiller à sa sûreté, et Limours ne la conduirait pas avec lui si ses intentions

n'étaient pas bonnes. A son refus, Ludovic serait confiée à une autre, qui n'aurait ni pour l'enfant ni pour la mère le même attachement qu'elle éprouve. Son devoir est de ne point se séparer de Ludovie ; forcée d'obéir, Adrienne s'y préparé. Elle ignore si le voyage sera de longue durée, où elles iront ; sa prévoyance réunit tout ce qui est nécessaire ; elle habille son élève, elles sont prêtes quand le duc les envoie avertir. Il est déjà en voiture. Adrienne, qui tient l'enfant dans ses bras, monte et se place devant lui ; elle est inquiète, son cœur s'opprime, elle ne sait ce qu'elle doit penser. Ludovie, qui n'a jamais été en voiture, s'amuse de cette nouveauté ; elle craint son père et se tait, mais elle sourit à sa bonne et la caresse. On courait au grand galop. Ludovic jetait de temps en temps un coup d'œil craintif sur un père qui ne l'a jamais caressée, et cachait ensuite son beau visage dans le sein d'Adrienne, qui avait peine à retenir ses larmes. « Qu'est-ce que cela ? » dit l'enfant, qui se taisait depuis deux heures. Personne ne lui ayant répondu, et Adrienne l'embrassant lui ayant fait signe de ne rien dire, elle se tint tranquille pendant quelque temps. Relevant tout-à-coup sa belle tête, et secouant autour d'elle une forêt de cheveux bruns soyeux et bouclés, elle dit au duc, en portant sur lui ses regards pleins d'âme : « Papa, allons-nous chercher maman ? » Le duc remarqua pour la première fois combien l'expression de la physionomie de Ludovie était semblable à la sienne ; il ne lui répondit pas, mais ses yeux restaient fixés sur elle avec une sorte de satisfaction. L'enfant, que son air rassure, répète sa demande, et le duc lui dit d'un ton doux : « Oui, ma fille. » Ludovie saute de joie, frappe dans ses petites mains, et s'écrie : « Arrivons bien vite... Maman, chère maman ! » puis, sur un signe d'Adrienne, elle reprend sa place dans ses bras ; le mouvement de la voiture l'endort bientôt, le voyage se continue et s'achève sans événemens remarquables.

En entrant dans la forêt de Craon mademoiselle de Beaumont, qui avait été plusieurs fois à Fontevrand, devina qu'elle se dirigeait vers ce monastère ; elle se tranquillise sur le sort de Ludovic, sachant combien l'abbesse a de mérite et de vertu ; elle se flatte d'être renfermée avec son élève, et fait volontiers le sacrifice de sa liberté ; mais en pensant à la duchesse, elle sent des larmes prêtes à couler ; « Du moins, se dit-elle, ce

sera une consolation pour son cœur que de me savoir surveillant sa fille, je pourrai lui en donner des nouvelles et adoucir sa douleur. »

Tandis que la sensible gouvernante se rassure ainsi, on arrive ; le duc descend le premier, Ludovie s'écrie : « Maman ! je vais voir maman ! » Adrienne les accompagne jusqu'au tour. Le duc se nomme, la grille s'ouvre ; Ludovie s'élance dans le couvent en appelant sa mère ; le duc la suit, et voyant qu'Adrienne marche sur ses pas, il s'arrête, et lui dit d'attendre ses ordres au parloir. Elle reste immobile auprès de la grille, qui s'est refermée sur elle. « Ah ! s'écrie Adrienne ! cette enfant serait-elle ravie à l'amour de sa mère et à mes soins ! Homme cruel, veux-tu nous faire mourir.... Non, je m'alarme à tort ; il m'a dit d'attendre ses ordres ;... je puis, je dois encore espérer... O mon Dieu, ajoute Adrienne en joignant ses mains avec ferveur, n'accablez pas cette victime innocente, cette épouse aussi pure qu'infortunée, cette tendre mère ! » Adrienne retourne au parloir ; elle attend, écoute n'entend aucun bruit ; elle tremble, elle craint, elle espère, chaque minute pèse sur son cœur.... Le temps lui semble arrêté..., une heure s'écoule, elle est au moment de se trouver mal... On marche du côté de la grille, on l'ouvre, le duc paraît, il est seul « Suivez-moi, dit-il à la mourante Adrienne, et partons..... » Il se dirige vers la cour ; voyant qu'Adrienne est pâle et peut à peine se soutenir, il ordonne à un de ses gens de la conduire : le duc monte dans sa voiture ; la gouvernante y est placée sans presque s'en apercevoir ; les chevaux partent. Le mouvement ranime mademoiselle de Beaumont, elle fond en larmes, et le nom de Ludovie échappe de son âme. Le duc n'a l'air ni de la voir ni de l'entendre, et ce n'est qu'au moment de rentrer dans Paris qu'il lui adresse la parole pour lui ordonner de prévenir la duchesse que sa fille est à Fontevrand, qu'il lui défend toute correspondance avec l'abbesse, qu'il a donné ses ordres à ce sujet, et pour que Ludovic ne parût jamais au parloir.

En effet, le duc avait exigé de madame de Fontevrand de ne répondre à aucune des lettres de la duchesse, de ne lui laisser jamais voir sa fille si elle venait à l'abbaye ; il pria l'abbesse de l'élever pour l'état religieux qu'il voulait qu'elle embrassât, et quitta Fontevrand après s'être assuré que ses intentions seraient remplies.

Le voyage avait duré quatre jours. Le lendemain la duchesse devait revenir dans cet appartement désert.... Cette pensée faisait frémir Adrienne. Quelle consolation pourrait-elle offrir à son juste désespoir...? Que répondre à ces premières paroles.... : « Où est ma fille ? je vous l'ai confiée, rendez-la-moi ? »

Adrienne entend le cri maternel sortir de ce sensible cœur ! elle voit ces larmes que rien ne pourra tarir ; elle est désolée. Il se lève ce jour qui va ramener la tendre mère, Adrienne en prévoit toute l'horreur ; elle tremble..... Au bruit de la litière elle s'enfuit dans le jardin sans savoir ce qu'elle fait.

Blanche, empressée de revoir Ludovie, monte rapidement l'escalier, et s'étonne de ce qu'Adrienne ne conduit point sa fille au-devant d'elle ; elle traverse la galerie, le salon en appelant Ludovie ; elle court à sa chambre, appelle de nouveau ; cette vois si chère ne lui répond pas. « Elles sont au jardin, » pensa la duchesse ; elle y vole en répétant son doux appel. Adrienne ne l'a que trop entendu, et se reprochant une faiblesse qui ne sert qu'à prolonger l'inquiétude d'une mère sans adoucir le coup qu'elle va lui porter, elle se présente, tombe aux genoux de la duchesse et les baigne de larmes. Saisie d'un mortel effroi, la duchesse s'écrie : « O Dieu ! quel malheur est-il arrivé ? que m'annoncent vos pleurs ? Ma fille..., ma fille..., je l'ai perdue...! » Blanche va s'évanouir ; Adrienne pense que la nouvelle qu'elle doit annoncer sera bien moins funeste après la crainte qui vient de se présenter à l'imagination de Blanche, et se hâte de lui dire que Ludovie est en parfaite santé. « Pourquoi pleurez-vous ? Où est-elle ? – Monsieur le duc l'a conduite à l'abbaye de Fontevrand... ; il m'a emmenée avec elle, j'espérais ne la point quitter, et... » La duchesse, en jetant un cri, est déjà loin d'Adrienne ; elle parcourt rapidement le jardin, rentre dans la partie de son hôtel qu'elle n'habite plus, pénètre dans le cabinet du duc, et se jetant à ses genoux, lui dit, avec toute la véhémence de l'amour maternel : « Limours, rends-moi ma fille ; j'ai tout quitté pour te suivre ; j'ai tout sacrifié ; j'ai tout supporté, ta froideur, tes injustes reproches, la captivité..... Rends-moi ce qui faisait le charme de ma vie, rends-moi ma fille ! » Le duc relevant avec douceur l'infortunée, la fit asseoir près de lui,

et répondit en ces mots : « Votre fille est heureuse, et sous les yeux de la femme la plus respectable. Je suis las de voir un enfant que vous idolâtrez, et qui n'aime que vous. Cette captivité dont vous vous plaignez, cette obéissance ne vous étaient que trop chère depuis la naissance de Ludovie. Si du moins vous m'eussiez donné un fils j'aurais pu pardonner. Maintenant j'ai décidé de son sort ; elle est à Fontevrand pour toujours, elle y prendra le voile, et d'ici là vous n'aurez aucun rapport avec elle ; mes ordres sont donnés. » Le duc ne put en dire davantage, Blanche était tombée à ses pieds sans connaissance. Il la pose sur un canapé, cherche à la secourir, mais l'évanouissement est si profond, qu'il se voit contraint d'appeler. Adrienne, qui a suivi de près sa maîtresse, est la première qui se présente ; la voyant pâle et immobile elle s'écrie : « Grand Dieu ! elle n'est plus ! » Le duc craint aussi qu'elle n'ait cessé d'exister ; il la fait transporter chez elle, envoie chercher le médecin, et éprouve une forte anxiété ; une sorte de remords se fait sentir à son âme ; il pense aussi que les Reines, Madame, la cour entière, vont l'accuser. Il attend Fagon avec impatience ; le médecin arrive, et sa physionomie exprime les plus grandes alarmes. Le pouls ne bat presque pas, tous les remèdes connus sont inutilement employés ; le reste du jour et toute la nuit s'écoulent, Blanche n'a donné aucun signe d'existence. Vers le matin, un léger soupir rend l'espoir au médecin ; par degrés, mais lentement, le pouls se ranime ; enfin la duchesse ouvre les yeux ; elle aperçoit Limours, jette un cri, et s'évanouit de nouveau. Le médecin prie le duc de s'éloigner ; il sort avec inquiétude. Si elle meurt... A peine a-t-elle vingt ans, et c'est lui qui précipite dans la tombe tant de jeunesse, de grâces, de douceur et d'innocence il va passer pour un barbare.

Tandis qu'il s'abandonna à ces craintes, Adrienne, seule avec le docteur qui l'interroge, lui apprend la cause de l'état dans lequel est la duchesse ; il sait alors que le vrai mal est au fond du cœur, et que les secours de la médecine ne peuvent le guérir ; il ordonne des calmans. La duchesse reprend connaissance, elle a pourtant un peu de fièvre ; dans la nuit la fièvre augmente, la malade est agitée, vers le matin elle est dans le délire le plus touchant ; elle pleure, elle implore son époux, elle redemande sa fille ; elle reconnaît toujours Adrienne, mais c'est la seule personne dont elle se

rappelle les traits. Elle voit Limours sans le voir, refuse de lui répondre quand il l'interroge. Tantôt elle se croit encore à Montargis ; d'autres fois elle s'imagine que sa fille est près d'elle, et elle lui adresse les discours les plus attendrissants. Limours fuit ce spectacle qui l'afflige, sans néanmoins se décider à rendre Blanche à la santé par le bonheur ; il va oublier l'infortunée près de la princesse, où l'appellent ses devoirs et son amour.

La maladie de la duchesse devenait plus grave ; la fièvre et le délire augmentaient. Les Reines et Madame s'en inquiétèrent, et Limours, sans cesse questionné sur son état, craignait que sa barbarie envers sa douce victime ne fût connue, et craignait surtout que Madame, sensible et bonne, ne lui adressât des reproches, et ne lui retirât cette bienveillance à laquelle il attachait tant de prix. Un secret repentir le troublait ; quelquefois il voulait rendre Ludovie à sa mère ; plus souvent il s'étonnait que Blanche sût aimer avec tant d'ardeur. Son esprit était agité ; cependant toutes ses pensées n'avaient pour objet que lui-même, et pendant les deux mois où l'on désespéra de la vie de la duchesse il fut puni par ses alarmes.

La jeunesse a triomphé des maux physiques, mais avec le retour de sa raison Blanche a retrouvé son immense douleur. Une profonde tristesse est empreinte sur tous ses traits ; elle laisse retomber au hasard ses beaux cheveux. Assise près du berceau de sa fille, elle n'en détourne point ses regards ; ses pensées, sa vie sont là. Languissante, silencieuse, rien ne frappe son oreille, rien n'émeut son âme. A sa pâleur, à son attitude fixé et sans mouvement, on la prendrait pour une ombre sortie du tombeau pour y redescendre cette maladie morale effraie encore plus le médecin que celle qui avait d'abord excité ses craintes. Fagon en vain essaie d'obtenir de Limours le rappel de Ludovie, le duc prétend que sa femme est trop faible pour soutenir une aussi grande émotion.

Un autre espoir reste encore au compatissant docteur, qui ne peut voir sans un vif intérêt cette tendre fleur se flétrir si jeune encore. Dans son délire elle a souvent parlé de Montargis, de tout ce bonheur qu'elle y a laissé ; souvent elle a cru être encore dans cet heureux séjour et parmi celles qu'elle aima les premières. S'il obtenait qu'elle revît des lieux regrettés et les objets de sa tendresse, la joie, l'air natal, la distraction, d'autres pensées

pourraient la sauver. Plus Fagon réfléchit, plus il se persuade que c'est la seule ressource qui lui reste mais le duc consentira-t-il à ce voyage ? Le docteur craint le contraire, et se décide à faire confidence à la Reine-mère de l'état de la duchesse et du seul espoir qu'il conserve ; il la conjure de se joindre à lui pour déterminer Limours à y recourir. La généreuse Anne d'Autriche le lui promet et se chargea d'en parler à Madame. Fagon ne doutant plus du succès fut plus tranquille.

La Reine-mère ayant mandé Limours au Louvre, il obéit à cet ordre, et fut troublé en voyant Madame assise près de la Reine, croyant remarquer de la froideur sur la charmante physionomie de la princesse. La Reine-mère, prenant la parole avec bonté, assura Limours de l'intérêt qu'elle vouait à Blanche, plaignit ses maux, et fit part au duc de l'entretien qu'elle avait eu avec Fagon. Madame ayant ajouté qu'il ne devait pas hésiter un instant à la faire partir, ces seuls mots d'une bouche adorée obtinrent son aveu. « J'exige, dit la Reine, que Fagon l'accompagne. – Et moi, ajouta Madame, je vous dispense de votre service tant que la santé de la duchesse réclamera votre présence et vos soins. »

Limours exprima respectueusement sa reconnaissance, et se retira, bien décidé à ne point accepter la grâce que venait de lui accorder Madame, dont il voulait d'autant moins s'éloigner qu'elle avait obtenu de Monsieur, le rappel du comte de Guiche, en consentant au retour du chevalier de Lorraine, adroit favori de Philippe, et qu'elle avait fait exiler.

CHAPITRE VII.

LUDOVIE, après avoir cherché inutilement sa mère, pleurait en l'appelant encore, ainsi que sa bonne Adrienne. Des petites compagnes de son âge essuyaient ses larmes, la caressaient, cherchaient à la consoler en lui offrant leurs bonbons et leurs joujoux. Cette première journée fut pénible pour elle. L'abbesse augura bien de sa sensibilité ; le lendemain elle examina l'enfant, qui lui parlait toujours de sa mère et de sa bonne. Madame de Fontevrand avait d'abord pensé, d'après les sévères précautions du duc, qu'il avait des reproches graves à faire à sa femme. Elle interrogeait l'enfant, dont le babil naïf dissipait ses soupçons. Elle apprit que sa mère et sa bonne ne la quittaient jamais, et vit bientôt dans quels principes religieux et purs cette jeune mère, à qui on venait de dérober son enfant, avait commencé son éducation. Elle se repentit d'avoir souscrit aux ordres du duc avant d'avoir pris une connaissance exacte du motif qui le faisait agir, et se décida à s'adresser à sa sœur, afin de réparer, autant qu'il serait en elle, le chagrin qu'elle causait à Blanche, si elle ne l'avait pas mérité. La réponse ne se fit pas attendre ; mesdames de Montespan et de Thianges rendirent hommage à la vérité : elles accusèrent le duc de cette jalousie d'orgueil, sans excuse parce qu'elle est sans tendresse ; firent le plus grand éloge de la duchesse ravie aux plaisirs et à la cour à seize ans, et qui après une longue retraite était au bord du tombeau.

Ces détails, dignes de toucher un cœur sensible et vertueux, firent la plus grande impression sur celui de l'abbesse. Elle se proposa de donner les soins les plus assidus à l'éducation de Ludovic ; de lui enseigner tout ce qu'elle sait elle-même ; de la rendre digne de se faire admirer dans le monde, ou de trouver des consolations dans ce-cloître, si son père la contraint à s'y renfermer.

Tandis que l'abbesse prenait ces résolutions, Blanche expirait de douleur, et Limours, livré à son ambitieux amour, oubliait qu'il était époux et père. Cependant il a consenti à ce que Blanche retournât dans son château, il vient le lui annoncer ; à cette promesse elle porta sur le duc un regard incertain et distrait ; il lui répète ce qu'il vient de lui dire, et qu'elle peut à peine comprendre. Cependant un faible sourire entr'ouvre ses lèvres pâlies. « Ma tante, dit-elle ; Montargis... » et laissant retomber sa tête languissante, elle n'a plus l'air d'entendre ni d'écouter. Le duc la laisse avec Adrienne, qui lui parle d'Elisabeth, des amies de son enfance, lui dit qu'elles vont partir ; le docteur lui annonce qu'il l'accompagne. Elle commence à les croire, et rend grâces au ciel. Mais elle est si faible qu'à peine elle peut sentir la joie qui cherche vainement à rentrer dans son âme.

Adrienne la consulte sur les préparatifs du voyage, afin de rappeler sa pensée absente et de ranimer son cœur par une heureuse idée. Cette innocente ruse lui réussit ; un rayon de plaisir brille enfin sur cette figure douloureuse ; elle sait, elle sent qu'elle va revoir Elisabeth, qu'elle va jouir du seul bonheur qu'elle puisse goûter loin de Ludovic. Elle retrouve ses souvenirs ; tout s'y retrace peu à peu. Elle voit avec intérêt le mouvement qui se fait autour d'elle, presse souvent la main d'Adrienne, et parle au docteur du beau séjour qu'il va connaître et aimer ; de cette tante qui lui a tenu lieu de mère ; du ciel vivifiant de la Provence ; bientôt il lui tarde de partir. Tout est prêt ; elle témoigne le désir de dire adieu à son époux ; la cour est à Compiègne ; Limours a suivi Madame ; Blanche doit partir sans le revoir, et s'y détermine à regret. Le docteur a prévu tout ce qui peut rendre le voyage moins pénible pour la faible duchesse ; il a choisi lui-même, d'après ce que lui a dit Adrienne, la suite qui l'accompagne, et c'est lui qui donne les ordres et les fait exécuter. On marche lentement, on

s'arrête de bonne heure ; néanmoins Blanche est fatiguée le premier jour. Mais on voyage au mois de juin, le temps est superbe, la route agréable, le but charmant. Blanche reçoit bientôt une vie nouvelle ; son âme, que tant de douleurs avaient accablée, retrouve les sentimens heureux et doux qu'elle a depuis long-temps perdus. Fagon se félicite, et rassure Adrienne ; la fièvre lente a cessé ; un léger coloris remplace la pâleur mourante, et la sérénité succède à la profonde mélancolie. Plus on approche de ces lieux que la duchesse n'espérait plus revoir, plus elle aime à parler de ses premiers beaux jours. De pénibles souvenirs interrompent souvent ces récits ; un soupir, quelques pleurs disent qu'elle pense à Limours et à Ludovie ; alors la spirituelle Adrienne par une question adroite la ramène à Montargis. Déjà Blanche reconnaît la province méridionale à la beauté du feuillage ; au parfum des fleurs, à leurs variétés. Elle n'est plus qu'à deux journées de son château, et s'arrête pour passer la nuit dans un Village charmant, qu'elle nomme avec vivacité au docteur. A peine est-elle dans sa chambre, qu'elle entend le gai galoubet, et s'élancé à la fenêtre pour le mieux entendre. « Mon amie, dit-elle à Adrienne, écoutez ; c'est le rustique instrument, ce sont les airs qui ont animé la danse de Blanche enfant et heureuse ; mon cœur reconnaît ces chants ; ils lui sont encore familiers et chers. » Tant que la musique champêtre répéta ces simples airs, la duchesse resta à la fenêtre. Elle avait prié le docteur de faire récompenser généreusement le petit musicien. Le reste de la soirée elle parut heureuse.

Elle a touché le sol natal et reconnaît les bois, les prairies, les bourgs qui font partie de ses domaines ; elle les fait remarquer au docteur, à sa chère Adrienne ; elle salue la Provence et lui sourit. Il y a cinq ans qu'elle a traversé ces mêmes lieux, le cœur plein d'amour et d'espérance. Toutes les illusions de la jeunesse et de la sensibilité se sont évanouies..... mais elle est mère ; son enfant est loin d'elle ; Limours, qui lui a permis d'aller près d'Elisabeth, ne sera point généreux à demi, il lui rendra sa fille.

Blanche aperçoit la Durance ; son cœur bat de plaisir Le jour est avancé ; il faut s'arrêter, et passer encore une nuit loin de Montargis ; mais le village où elle doit se reposer est situé sur les rives fleuries de la rivière qui coule devant son château : la duchesse reste les yeux fixés sur les ondes, dont le

murmure semble lui répéter les noms d'Elisabeth, de Maltide, d'Adélaïde, ses premières compagnes. Elle respire avec ivresse l'air embaumé que lui apportent les vents du soir. Sa santé a fait des progrès rapides ; Fagon ne redoute plus que l'effet d'une trop vive sensibilité en se trouvant dans les bras de sa tante ; il a pris la précaution de l'en prévenir, et espère que la comtesse Elisabeth ménagera ce cœur tendre. Il se félicite de sa prudence en remarquant le lendemain l'agitation de la duchesse. Elle regarde de tous côtés, sourit, tressaille ; ses yeux sont baignés de larmes, elle pâlit et rougit tour à tour. Fagon inquiet lui demande la cause du changement qu'il remarque en elle. « Docteur, lui répond-elle, ils me suivaient quand je suis partie ; ils me bénissaient ; ils pleuraient... et personne ne se présente pour fêter mon retour, je croyais..... j'espérais plus de tendresse et d'empressement... les mécomptes de la sensibilité sont bien cruels. –

N'accusez que moi, reprit le médecin attendri ; c'est moi qui ai craint qu'une émotion trop vive ne détruisît le mieux que vous éprouvez ; c'est moi qui ai écrit à la comtesse Elisabeth d'éloigner de votre route tout ce qui pourrait agir sur votre santé si faible et si chère ; je l'ai priée de vous attendre dans votre château, de modérer jusqu'à ses empressemens. – Ah ! docteur, interrompit Blanche en lui tendant la main, ignorez-vous combien ce cœur a besoin d'être aimé ? Pour vous punir, ajouta-t-elle en souriant, je vous condamne à faire doubler le pas aux postillons ; l'attente me tue, ce mouvement me fera du bien. – Allons, répondit en riant le docteur, depuis vingt jours vous avez été si soumise à mes ordonnances, qu'il faut obéir à mon tour. » Il dit aux postillons d'aller plus vite, et bientôt Blanche fît un cri de joie en leur montrant de loin le château de Montargis, qui, bâti sur la pente d'une colline boisée, offrait de la route un point de vue magnifique, mais enchanteur. De riantes prairies couvertes de nombreux troupeaux étalaient de tous côtés leurs verts tapis émaillés de fleurs. Un ciel azuré dans lequel brillait le soleil le plus radieux, le chant de mille oiseaux, semblaient fêter le retour de Blanche. Elle ne se refuse point au bonheur, et sa charmante figure, malgré les ravages du desespoir et de la souffrance, a retrouvé une partie de ses grâces.

On arrive enfin ; au bruit de la voiture, Elisabeth ne peut se modérer ; elle, oublie les conseils du docteur, vole au-devant de sa fille chérie, la reçoit dans ses bras, la presse sur son cœur, la couvre de baisers et de larmes. Blanche lui rend ses caresses, et le docteur, qui redoute cette scène trop touchante, l'interrompt par une feinte colère, grondant tour à tour Elisabeth et Blanche. Ses expressions originales, son air moitié attendri, moitié fâché, fait rire la duchesse : content de cette heureuse diversion, il demande que l'on entre promptement dans le château, s'empare du bras de la belle malade, en l'assurant qu'elle n'est pas quitte de sa surveillance, qu'il faut encore qu'elle lui soit soumise ; et l'ayant conduite dans un salon éclairé par un demi-jour et rempli du parfum balsamique des fleurs, il la fait asseoir sur un sofa, se place près d'elle, lui ordonne de demeurer tranquille quelques momens. Blanche souriant à ses précautions, quelle sent pourtant nécessaires, s'y soumet de bonne grâce ; accepte le cordial qu'Adrienne lui apporte, et présentant à la comtesse mademoiselle de Beaumont comme son amie, elle prie Elisabeth de lui accorder son amitié et tous les égards dus à son mérite et à leur attachement mutuel. La comtesse, qui connaît déjà les vertus et le dévouement de cette aimable personne, l'embrasse, l'assure qu'elle partage depuis long-temps l'amitié de sa nièce pour elle. Ces complimens ont donné à Blanche le temps de se calmer ; le docteur laisse Elisabeth se placer près d'elle ; il s'en éloigne assez pour ne pas gêner leur entretien, mais il reste afin de l'interrompre dès qu'il apercevra qu'il émeut trop la duchesse.

Elisabeth la trouve changée, mais bien moins qu'elle ne le redoutait. « La route qui me ramenait vers vous m'a fait tant de bien ! lui dit Blanche en baisant avec tendresse la main qui pressait la sienne..... Je dois la vie à la certitude de me retrouver dans vos bras. O ma mère ! je ne l'espérais plus, je bénis mes souffrances et ce cher docteur ; il a obtenu pour moi ce moment qui me console. Mais où sont mes amies ? ajouta Blanche ; où sont Adélaïde et Mathilde ? – Ici, répondit Elisabeth, mais il faut demander au docteur la permission de les faire entrer. » Fagon secoua d'abord la tête, tâta le pouls de la duchesse, et donne la permission que sollicitent de tendres regards. « Le plaisir ne me fait point de mal, mon ami, lui dit Blanche....

songez que j'ai tant souffert ! – Bien, bien, » fut la réponse du docteur. Peu après elle revit celles qu'elle aime. L'attentif médecin ne permet point que l'on se livre à trop d'attendrissement ; avant la fin du jour Blanche a revu tous ses anciens serviteurs ; elle a la même affabilité, ils éprouvent le même zèle, mais ils dissimulent une partie de la joie qu'ils ressentent de son retour et l'affliction que leur cause l'abattement de ses traits, sa maigreur, son air encore souffrant ; chacun ménage sa sensibilité. Le docteur n'eut plus besoin de gronder personne, mais il exigea qu'avant dix heures la duchesse fût dans son lit. Elisabeth, pour lui éviter des souvenirs d'hymen et d'amour, et sous prétexte de la placer près de la terrasse et des jardins, lui fait préparer un nouvel appartement au rez-de-chaussée. Celui d'Adrienne, aussi élégant, n'en est séparé que par une serre de fleurs. Blanche, reconnaissante de tant de preuves de tendresse, caressée par Mathilde et Adélaïde, voyant l'amour dans tous les yeux, lisant la tendresse dans tous les cœurs, se sent heureuse même loin de Ludovie. Le sommeil s'empare de ses sens, et quand elle se réveille, elle se dit : « Est-il bien vrai que je sois à Montargis, près de ma tante, d'Adrienne, et de celles que j'aimai les premières ? » Impatiente de les revoir, elle sonne ; bientôt elle est entourée des objets chers à son âme. Fagon arrive aussi ; il est content : Blanche a si bon visage !... On déjeune auprès de son lit ; quand ses femmes l'ont habillée, elle veut faire quelques pas dans le jardin ; appuyée sur le bras du docteur et d'Elisabeth, elle se promène lentement et cueille des fleurs. qu'elle respire avec délices. Plusieurs jours s'écoulent ; chaque jour, chaque heure lui rend la santé. Elle veut revoir ses vassaux ; ils viennent en foule, et mille cris de joie, mille bénédictions saluent son retour. Elle a ordonné un repas champêtre, et veut aller l'embellir de sa présence ; Fagon ne s'y oppose point : les images simples arrivent doucement à un cœur pur, elles le dilatent sans l'agiter. Plus d'inquiétude ; le bon air, la belle saison, le séjour qu'elle chérit, et plus encore le charme d'aimer et d'être aimée, ont rendu Blanche à l'existence. Fagon, que son état rappelle à Paris et à la cour, voit avec joie que ses soins et sa prudence ne sont plus nécessaires, et se propose de partir bientôt. Il recommande à Elisabeth d'environner la duchesse de distractions agréables, prescrit un régime salubre, engage la comtesse à

éloigner, autant qu'elle le pourra, de longs entretiens sur Limours et sur Ludovie, et part, emportant les regrets et la reconnaissance de Blanche, d'Elisabeth et de tout le château.

Elisabeth, pour se conformer aux désirs du médecin, a rappelé les plaisirs exilés depuis le départ de Blanche. Elle ne donne point de fêtes bruyantes, mais des promenades sur le canal ; une musique douce se mêle au chant des oiseaux, au murmure de l'onde ; des courses dans les forêts, des danses dans les prairies, des concerts au château, des lectures intéressantes. Blanche marie déjà quelquefois les sons d'une voix encore faible, mais harmonieuse, aux accords d'une harpe qui se fait délicatement entendre sous sa main légère. Elle cède au désir de prouver que tout ce qu'on fait pour elle lui est favorable, et le désir de reconnaître tant de soins lui donne des forces nouvelles.

Cependant il manquait à Blanche d'épancher son cœur tout entier dans celui de sa seconde mère. Cent fois les noms de Limours et de Ludovie ont erré sur ses lèvres ; cent fois Elisabeth s'en est aperçue, et a éludé un entretien qui peut rouvrir une si douloureuse blessure.

Dans la galerie de tableaux se trouve le portrait d'une petite fille offrant des fleurs à sa jeune mère. La duchesse, assise devant ce tableau près de sa tante, les yeux fixés sur la jolie enfant, pleurait en silence. La comtesse devinait sa pensée et cherchait à l'en distraire, lorsque Blanche, se tournant vers elle, lui dit : « Un tableau ! un portrait !... Ah ! ma tante, si j'avais seulement le portrait de ma Ludovie !..... si je savais de ses nouvelles !.... mais hélas ! je n'ai rien que mes regrets et mes souvenirs. Vous ne connaissez pas cette enfant, ajouta-t-elle en se jetant dans les bras de la comtesse ; vous ne savez, pas que je n'ai vécu pendant plus de quatre ans que par elle et pour elle. Cependant j'ignore si elle existe, et lorsque Limours m'a permis de venir chercher la vie et la paix près de vous, il a exigé que je ne fisse aucune démarche pour savoir des nouvelles de ma fille, de ma Ludovie. Je l'ai promis ; hélas ! je ne puis trahir mes sermens. —

Non, reprit la comtesse ; mais moi qui n'ai rien promis, je puis agir. — Ah ! ma tante, aujourd'hui ce serait la même chose que si je m'en informais moi-même. Je ne sais point recourir au stratagème, la vérité m'est chère, et

j'aime mieux souffrir. – J'approuve cette délicatesse ; je l'ai prévue, et je n'ai pas attendu ton arrivée, ma fille, pour avoir des détails sur Ludovie. Une de mes amies d'enfance, madame Louise, est religieuse à Fontevault. Dès que j'ai su que ta Ludovie y avait, été conduite, et que cette séparation était prête à te coûter la vie, je résolus de te donner toutes les consolations qui dépendraient de moi, et je partis pour aller voir mon amie à Fontevault. Lui ayant expliqué le motif de mon voyage, elle m'assura que nous pouvions nous confier à l'abbesse, qui me fit le meilleur accueil. « Je connais, me dit-elle, les chagrins et les vertus de la duchesse de Limours ; j'ai contribué, sans le savoir, à ses malheurs. J'ai promis de ne point correspondre avec elle, de ne jamais laisser sa fille aller au parloir, ni de permettre qu'elle lui écrivît. Je tiens à remplir mes engagements, mais je suis prête à consentir à tout ce qui ne m'a pas été défendu. Vous pouvez, en vous promenant dans le jardin avec madame Louise, voir Ludovie. Vous pouvez la regarder jouer, courir, et l'écouter ; mais je vous prie de ne point lui parler, ni vous faire connaître à elle. Vous verrez qu'elle jouit d'une bonne santé ; son caractère est vif ; elle est fière, sensible ; annonce déjà de l'esprit et de la mémoire, et aime également le jeu et l'étude. « Comme c'était l'heure de la récréation, madame Louise me mena au jardin, où parmi cent élèves de différens âges je reconnus promptement Ludovie à sa ressemblance extrême avec son père ; je la trouvai très-grande pour son âge. Son teint était celui de la santé ; elle jouait avec une grande vivacité et ne me remarqua pas. Dans le moment on vint avertir une pensionnaire de seize à dix-sept ans qu'un peintre l'attendait au parloir pour finir son portrait. « Elle va se marier, me dit mon amie ; elle épouse un homme de la cour dans un mois, et c'est pourquoi elle se fait peindre. – Ne pourrais-je, lui dis-je, profiter de cette circonstance pour avoir le portrait de Ludovie. –

J'ignore, me dit-elle, si madame de Fontevault le permettra. Je le lui demanderai ce soir, et demain je vous rendrai réponse. « La cloche ayant rappelé les élèves, je vis Ludovie courir à ses devoirs avec la même pétulance qu'elle mettait à ses jeux, et la religieuse m'ayant avertie qu'il était temps de me retirer et qu'elle ne me reverrait le lendemain qu'au parloir, ne pouvant entrer, qu'une fois dans l'abbaye, je la quittai en lui

recommandant bien le cher portrait. Dès que je me retrouvai près d'elle, madame Louise s'empessa de m'annoncer le consentement de l'abbesse ; mais elle exigea que je ne vissé plus Ludovie, que je partisse dans le jour même pour Montargis, mon amie se chargeant de me faire tenir la miniature. Je lui remis l'argent nécessaire pour payer le peintre et l'exprès qu'elle devait m'envoyer. Je revins ici attendre ma chère Blanche ; ce n'est qu'hier que j'ai reçu cette fidèle image de ton enfant ; là voilà, ajouta Elisabeth en la lui présentant ; puisse le soin de la tendresse adoucir les regrets de ma bien-aimée ! »

Blanche s'était avidement emparée du portrait. La ressemblance était parfaite... « C'est lui, c'est elle, » répétait la tendre mère, la fidèle épouse ; et jetant ses bras autour du cou de sa tante, elle la remerciait par sa joie et par ses caresses. Elle sait qu'Adrienne partagera son bonheur, et court lui montrer sa fille ; assises près l'une de l'autre, et se tenant embrassées, les yeux fixés sur le portrait, elles sourient et versent des larmes. Le portrait est dans un médaillon, Blanche y passe une chaîne, l'attache à son cou, et veut le placer dans son sein, mais elle l'en retire cent fois pour le regarder et le faire voir à son amie.

CHAPITRE VIII.

LA duchesse habitait Montargis depuis trois mois ; une vie douce, animée, la liberté, les plaisirs de la bienfaisance si chers à sa belle âme ; tant d'objets d'attachement, un ciel pur, un riant séjour, le portrait de Ludovie, les lettres que recevait souvent la comtesse de son amie la religieuse, et qui parlaient de cette enfant, avaient fait disparaître jusqu'à la trace de ses douleurs. Fraîche, ranimée, on retrouve en elle les charmes et les grâces insinuantes de l'heureuse Blanche. Aux chaleurs dévorantes de l'été succède l'air plus doux de l'automne ; on respire avec volupté ; les gazons, les ombrages sont plus frais, le cœur plus tendre, l'imagination plus vive. Qui n'a point aimé soupire et se crée un bonheur non encore senti, mais qu'il souhaite ; qui a aimé sent qu'il aime encore : telle est Blanche ; ses yeux ne quittent plus le portrait de Ludovie. Il lui rend à la fois sa fille et Limours. Elle voit ces beaux traits adoucis par les grâces de l'enfance. L'amour, qui sommeillait au fond de son cœur, s'éveille ardent et inquiet..... un premier, un unique amour est si tendre, est si constant ! il sait souffrir, il sait pardonner. Tout dans ces lieux enchantés parle à Blanche de son amant, de son bonheur. Ce château qu'elle aperçoit sur la rive opposée est le sien ; voilà le pont qu'il traversait chaque jour avec tant d'empressement. Cette grotte a entendu les premiers soupirs de son jeune cœur. C'est dans ce bocage qu'il a reçu l'aveu de sa timide tendresse. Il dépouilla ce rosier pour la parer de ses fleurs ; sur ces verts tapis ils se sont

promenés lentement. Blanche se rappelle les regards de flamme et le sourire enchanteur qui embellissaient ces heureux momens, et donne au portrait de Ludovie des baisers qui tous ne sont pas pour elle. O puissance de l'amour ! quatre ans de larmes sont oubliés ; quelques momens de bonheur remplissent toute son âme ! Belle de son trouble, rêveuse avec délices, doucement tourmentée, elle aime à s'égarer seule dans les bois ; le murmure de l'onde, le chant des oiseaux, l'agitation du zéphir plaisent à son âme. Elle appelle Limours et lui tend les bras.

Là, au bas de cette colline, est l'église paroissiale où ils furent unis. Blanche a depuis son retour entendu la messe dans la chapelle du château, elle veut revoir l'autel qui a reçu leurs sermens. Levée avec l'aurore, elle prend seule la route de l'église ; elle arrive au moment où le sacristain venait d'en ouvrir les portes. Blanche se prosterne et prie. Elle redemande à Dieu le cœur de Limours ; prend le ciel à témoin de sa fidélité, de son obéissance, et l'implore. « C'est là, pensait-elle, qu'il a juré de m'aimer ; c'est devant Dieu qu'il l'a promis. La chaîne qui nous unit ne peut se briser ; trop heureuse Blanche, il est à toi pour toujours ! la constance le touchera ; il te rendra sa tendresse et ta Ludovie ; non, tu n'auras pas prié, souffert et aimé en vain ! »

Le cœur plein d'espérance, la duchesse rentre dans son appartement ; elle pense à Limours, et se reproche de ne lui avoir pas écrit depuis long-temps. A la vérité, il n'a répondu à aucune des lettres qu'elle lui a adressées. N'importe, elle doit lui écrire de nouveau. Peut-être n'attend-il, pour venir la chercher, que de savoir qu'elle est bien portante ; cet espoir fait battre son cœur. Adrienne vient l'appeler pour le déjeuner ; jamais elle n'a vu la duchesse aussi fraîche, aussi jolie. Elle lui demande où elle a été dès le matin chercher d'aussi belles couleurs. Blanche rougit, et avoua à son amie son pèlerinage matinal. Mademoiselle de Beaumont retint un soupir : « Que de candeur, se dit-elle, que de vertus mal récompensées !... » Pour cacher la peine qu'elle ressent, elle conduit Blanche à la salle du déjeuner ; elle y trouve le comte de Foix, qu'elle n'a pas revu depuis son mariage, et plusieurs personnes des environs. Après le déjeuner on fit une longue promenade à cheval dans la forêt ; le soir on vogua sur la Durance. A ces

plaisirs succédèrent des chasses nombreuses. Les soirs, pour se délasser de la chasse, on fait de la musique ; d'autres fois l'on danse : mais Limours n'entend point chanter Blanche ; il ne la voit point danser.... elle lui a écrit, et il n'a pas plus répondu à cette lettre qu'aux deux premières. Le cœur aime à se flatter ; elle pense donc qu'elle aurait dû lui exprimer le désir d'aller le rejoindre. « Sa place, se disait -elle, le retient à la cour, il ne peut s'en éloigner ; c'est à moi..... à moi ? Je quitterais encore ma mère, mes amies, ce séjour où je rencontre partout l'amitié et le dévouement ! je renoncerais à avoir des nouvelles de ma fille ! je rentrerais dans cet appartement désert !..... Eh bien ! n'est-il pas mon époux, le père de ma Ludovie ? n'ai-je pas juré de tout quitter pour le suivre ?... » Et l'amour, empruntant les traits du devoir, dicta à la duchesse une lettre éloquente, dans laquelle, après avoir assuré Limours qu'elle se porte mieux que jamais, elle sollicite vivement la permission de quitter Montargis et de se rendre près de lui. Elle fit part de cette lettre à mademoiselle de Beaumont, qui s'en affligea sans le lui dire.

Elisabeth s'est aperçue que sa nièce regrette vivement d'être loin de son époux ; elle ne s'étonne point qu'à vingt ans on ne puisse renoncer aux illusions de l'amour et de l'espérance. Si Blanche eût continué à se trouver heureuse auprès d'elle, la comtesse eût cherché à la retenir. Mais Limours manque à son bonheur ; indifférent, bizarre, impérieux, elle préfère souffrir près de lui à cette vie paisible, à qui elle doit le retour de sa santé. Elle sait que l'on raisonne en vain avec le cœur, il l'emporte toujours. La comtesse épargne à Blanche des réflexions qui l'affligeraient sans la convaincre ; devinant combien il lui en coûte d'avouer qu'elle désire s'éloigner d'elle, Elisabeth veut lui épargner jusqu'à cet embarras, et est la première à lui parler de son départ. La duchesse rougit d'abord ; elle se trouve ingrate : « Il est mon époux, dit-elle en baissant les yeux ; vous me l'avez donné, je l'aime ; ma santé, que je vous dois, ne m'offre plus de prétexte pour m'éloigner de lui ; je le lui ai mandé, et je partirai aussitôt qu'il me l'aura permis. » Elisabeth embrassa sa nièce pour toute réponse, et souhaita que sa tendresse fût récompensée. Malheureusement elle avait trop de raison d'en douter, et tandis que Blanche attendait chaque courrier une réponse, la

comtesse ne partage point son attente ; le silence du duc justifie les soupçons d'Elisabeth et les renseignemens qu'elle a reçus. Blanche est affligée, mais l'amitié cherche à la consoler. La reconnaissance lui fait accepter les distractions qui lui sont offertes ; elle a sans cesse des nouvelles de Ludovie, et combattant une impression par une autre, elle écarte loin d'elle le découragement et se flatte encore,

CHAPITRE IX.

TANDIS que la duchesse s'occupe si tendrement de Limours, livré à la seule passion qu'il ait éprouvée, le coupable n'aspire qu'à devenir plus coupable encore ; l'éloignement du comte a ranimé ses mensongères espérances. Sa prudence l'abandonnait, le secret de son cœur n'en était plus un à la cour ; Madame cependant l'ignorait encore, et bien loin de se douter qu'il fût assez téméraire pour élever ses désirs jusqu'à elle, se croyant sûre de son respect, de sa fidélité, elle l'estimait sincèrement, lui en donnait des preuves, et flattait son amour sans le savoir. Enorgueilli d'un sentiment qu'il interprète à son gré, il s'offensa de quelques réflexions que lui fit le comte de Saint-Alban sur sa conduite envers la princesse, sur les dangers auxquels il s'expose, et lui cita pour exemple les malheurs du comte de Guiche. Entraîné par son fol orgueil, le duc ose assurer M. de Saint-Alban qu'il est certain de réussir, lui laisse même entendre que son rival lui a été sacrifié. Le comte, surpris de cette confidence, attaché à la Reine-mère, crut devoir avertir cette princesse prudente et vertueuse de l'entretien qu'il venait d'avoir avec le duc.

Anne d'Autriche, quoiqu'elle fût alors très-froidement avec sa belle-fille, ne put croire au récit du comte ; le soupçon pénétrait difficilement sa belle âme ; elle regarda comme une calomnie ce qui touchait d'une manière si sensible à la réputation de Madame, et douta même que Limours, auquel sa bienveillance s'intéressait toujours, eût osé oublier ce qu'il devait à ses

maîtres. Néanmoins, voulant faire cesser des discours qui offensaient non-seulement la majesté du trône, mais la vertu, elle chercha un moyen d'éloigner le duc sans lui nuire, et pensa à lui faire donner le gouvernement du Hâvre-de-Grâce, en remplacement du duc de Navailles, à qui le Roi voulait l'ôter, par suite de la disgrâce dans laquelle était tombée la duchesse sa femme. La Reine-mère voulait aussi réunir Blanche à son époux. Elle sut par Fagon qu'elle était en parfaite santé, et n'attendit pour mettre à exécution des projets sages et généreux, que l'occasion favorable.

Mais pendant que la Reine-mère songeait à rendre Limours au bonheur et à la raison, il travaillait à sa perte. Madame de Monaco, sœur du comte de Guiche, jeune, aimable, spirituelle, enjouée, plut à Madame, devint la compagne de ses promenades, partagea ses amusemens, et profita de cette intimité pour solliciter le retour de son frère. Limours avait vu avec douleur naître cette préférence de la princesse ; en toute circonstance il cherchait à desservir la favorite, et la traitait avec le dédain le plus offensant. Madame de Monaco s'en était souvent plainte à Madame, qui faisait peu d'attention à leur brouillerie, et quelquefois même s'en amusait. Cependant, ces querelles devinrent plus sérieuses ; Limours, emporté, insulta publiquement madame de Monaco, qui, toute en larmes, vint se jeter aux pieds de la princesse et la supplier de la protéger contre le duc. Madame, touchée de la douleur de son amie, résolut de terminer des scènes affligeantes pour elle, et ordonna au duc de se rendre le lendemain dans son oratoire à l'heure de midi. Il s'empressa d'obéir ; la princesse irritée, le reçut avec froideur, lui reprocha de manquer d'égards pour une personne qu'il savait lui être chère, et lui commanda avec fierté de se montrer respectueux envers celle qu'elle honorait de sa plus tendre amitié.

Par malheur, Limours venait d'apprendre que Madame avait obtenu de Monsieur le retour du comte de Guiche. Exaspéré par-cette nouvelle qui lui prouvait l'intérêt que la princesse conservait au comte ; désespéré des reproches qu'il venait d'entendre, des regards fiers et dédaigneux qui accompagnaient des paroles sévères, le duc perdit la tête, l'amour et le désespoir triomphèrent de sa prudence ; tombant aux pieds de Madame, il lui fit l'aveu d'une passion long-temps renfermée dans son cœur ; manquant

à toute retenue, il osa l'accuser d'aimer le comte de Guiche, et dans son délire il oublia tout, hors son funeste amour et sa jalousie. Offensés comme elle devait l'être, la princesse lui ordonna de se retirer ; il restait à ses pieds dans un étal inexprimable. La princesse ne voulant point avoir de témoin d'une scène dont elle sentait toute l'indécence, sortit elle-même de son oratoire et se rendit dans une galerie où l'attendaient madame de Monaco, plusieurs dames de la cour et quelques grands seigneurs. Elle ne parla point du duc, et personne ne sut ce qui venait de se passer.

Madame avait de la légèreté dans l'esprit et dans les manières ; mais elle était vertueuse, raisonnable et digne. Si dans l'intimité elle voulait bien oublier son rang, elle ne permettait point que les autres l'oubliassent ; elle ressentit vivement l'offense de Limours et résolut de l'en punir. Elle alla le soir trouver le Roi chez la comtesse de Soissons, lui porta les plaintes les plus vives, et lui raconta la scène du matin ; elle en demanda justice au Roi et à Monsieur, présent à cet entretien ; ils la lui promirent tous deux.

Le duc, resté à genoux encore quelques momens, quitte avec fureur sa posture humiliante. C'est en vain qu'il a parlé ; c'est en vain qu'il a été si long-temps aux pieds de l'insensible ; il s'abandonne à une impuissante rage. Que va-t-il devenir ? Suivra-t-il les pas de cette princesse irritée ? Doit-il porter au milieu de la cour le trouble qui l'agite, ajouter au triomphe de madame de Monaco, entendre proclamer la grâce du comte de Guiche et laisser lire sa honte sur son front soucieux ?... Non, il ne supporterait point le mépris de la princesse, la joie de sa favorite, le sourire ironique des courtisans... Prenant une issue opposée à celle qu'a suivie Madame, il sort, et regagne son hôtel dans un désordre inexprimable. Il se renferme et cherche à reprendre plus d'empire sur lui-même. Bientôt il se persuade, soit par vanité, soit par amour, qu'il est heureux pour lui que Madame sache enfin qu'il l'adore ; il ne doute point qu'une passion aussi vive que constante ne trouve grâce devant la princesse. Cet aveu, comme arraché de son cœur dans un moment d'exaltation, a droit d'émouvoir et ne peut offenser. Il s'est tu si long-temps ; il a souffert, il était au désespoir ! Henriette aime à plaire. Toutes les fautes de l'amour portent avec elles leur excuse auprès des femmes ; Limours insensiblement se rassure, et voit dans

la fuite précipitée de la princesse une preuve certaine de l'émotion qu'il a fait naître dans son cœur et qu'elle a craint de lui laisser apercevoir. Passant bientôt des plus vives alarmes à la confiance, il songe aux moyens d'obtenir sa grâce, et la croit prononcée d'avancé. Madame lui a ordonné de sortir de son oratoire ; mais elle ne lui a point défendu de la suivre ni de continuer son service : il se rendra près d'elle soumis, triste, repentant : une lettre éloquente aura déjà peint sa douleur et prépare son rappel. Déjà il prend sa plume et sa main va tracer les expressions les plus touchantes..... On ouvre la porte de son cabinet : qui ose l'interrompre, puisqu'il l'a défendu ?... C'est de la part du Roi. On lui remet un paquet scellé du grand sceau ; le duc le reçoit, et, quoiqu'il frémissse, son air est calme. L'envoyé se retire, Limours hésite un moment à ouvrir la lettre qu'il redoute. « Sachons mon sort, » se dit-il avec fermeté. Mais bientôt son courage l'abandonne ; il tombe sur un siège, et les premières larmes qu'il ait versées tombent brûlantes de ses yeux.

Les ordres du Roi étaient sévères. Limours devait donner sur-le-champ sa démission de la place qu'il occupait près de Madame ; il avait défense de reparaître au palais royal et à la cour ; était exilé dans son château, et devait quitter Paris dans les vingt-quatre heures.

Quel coup de foudre ! C'est donc là le prix d'un amour si vif, si profond ! « Cruelle Henriette ! s'écrie Limours ; des traits si séduisants, un sourire si flatteur, tant d'affabilité, de charmes, cachaient une âme orgueilleuse, vindicative ! Non, non, ce n'est pas elle... C'est madame de Monaco ; c'est la perfide comtesse de Soissons... C'est ce comte de Guiche !... Oh ! s'il était de retour, je ne sais où m'entraînerait ma fureur. » Il relit encore ces ordres funestes ; il faut leur obéir, et que sa douleur reste ignorée. Saisissant la lettre qu'il a commencée : « Non, dit-il en la déchirant, non, perfide Henriette, vous ne jouirez point du barbare plaisir de savoir combien je suis faible et malheureux. Je vous aime ; je vous adore, je meurs ; mais vous n'entendrez point les gémissemens de votre victime ! Le Roi veut ma démission, je vais me hâter de lui obéir. » Et Limours écrit d'une main ferme ; cependant son cœur est torturé. La lettre est partie ; il faut songer à s'éloigner, et ne laisser aucun triomphe à ses rivaux. Le duc rassemble ses

nombreux domestiques, leur annonce qu'il part le lendemain pour son duché, désigne quels sont ceux qui le suivent, choisit parmi ses équipages, ses chevaux ; enfin, prépare plutôt le voyage d'un favori que la fuite d'un exilé. C'est à midi le lendemain qu'il quittera Paris avec un magnifique cortège. Lorsqu'il a tout réglé, il revient dans son cabinet, mande son intendant, et range divers papiers parmi lesquels il retrouve la dernière lettre de Blanche ; cette lettre était restée sans réponse ; il la relit ; la duchesse lui demande la permission de venir le joindre à Paris ; sa santé n'exige plus quelle reste séparée de l'époux qu'elle aime. Cette prière lui rappelle sa douce compagne ; sans se reprocher ses torts envers elle, il pense qu'elle rendra son exil moins douloureux, son château moins solitaire, et se décide à lui envoyer un de ses gens à cheval avec la lettre suivante :

« Ce n'est point à Paris que nous devons nous revoir, mais à Limours où je serai dans un mois. Je pars demain, des affaires me retiendront en route. En recevant cette lettre, rendez-vous dans mon château ; tâchez qu'il soit habitable ; nous y ferons peut-être un long séjour. Je suis bien aise de ce que votre santé vous permettra de prendre les soins nécessaires à notre établissement. »

Après avoir fait partir ce peu de lignes, sans trop savoir ce qu'elles renferment, et recommandé à l'exprès la plus grande diligence, il règle de sang-froid toutes ses affaires ; s'occupe de son départ avec tant de calme, qu'aucun des gens ne se serait douté qu'il ne fut pas volontaire, si le bruit d'une disgrâce ne se répandait promptement à la cour, où elle est presque pour tous un sujet de joie et d'espoir.

Limours part, il se flatte que l'éclat, la magnificence dont il s'entoure le vengent de ceux qui sont jaloux des avantages qu'il a reçus de la nature et de la fortune. Il croit que Madame saura qu'il n'est point abattu ; que la fierté de son âme ne s'est point démentie ; que s'il s'est abaissé jusqu'à tomber à ses pieds, l'amour seul a fait taire un moment une juste fierté ; qu'au lieu d'implorer sa grâce, il s'est hâté de donner sa démission, et de partir. Son orgueil lui persuade que Madame non-seulement le regrettera, mais que sa conduite noble excitera l'admiration de la princesse.

Limours, voulant laisser à sa femme le temps de réparer en quelque sorte son triste château, s'était fait un plan de route qui devait retarder son arrivée ; il comptait visiter plusieurs seigneurs auxquels il était attaché comme parent ; mais avant de prendre le chemin de la Provence il alla tout droit à Fontevrault.

L'abbesse s'empressa de venir au-devant de lui et d'amener Ludovie, que son père n'examina qu'un instant et avec un air froid ; « Eloignez cette enfant, madame, dit le duc, j'ai besoin de m'entretenir avec vous ; mes momens sont comptés. » Madame de Fontevrault, blessée d'une telle marque d'indifférence, fit sortir Ludovie, qui pleurait, et attendit qu'il s'expliquât. Le duc lui conta d'abord sa disgrâce, qu'il attribua à la favorite de Madame, et à l'ascendant qu'avait madame de Soissons sur l'esprit du Roi ; son exil au château de Limours, où sa femme allait l'attendre.

« Je vous entends, interrompit l'abbesse : pour animer ces lieux solitaires, les rendre agréables pour vous et pour madame la duchesse, vous venez m'enlever Ludovie. Je suis loin de vous désapprouver, et quoique je me sois attachée à cette belle enfant, pleine d'esprit et d'intelligence, je vous verrai jouir avec joie des qualités qu'elle annonce, et je serai heureuse des caresses que lui prodigueront son père et sa mère. L'emmenez-vous aujourd'hui ?

– L'emmener, madame ? non, jamais elle n'habitera la demeure paternelle ; j'ai la plus forte antipathie pour cette enfant.

– Pour cette enfant, qui a tous vos traits ?

– N'importe... j'ai mes raisons. La duchesse n'a que vingt-un ans ; elle me donnera des fils ; sa passion pour Ludovie s'opposera à ce qu'elle aime ses autres enfans avec la tendresse idolâtre qu'elle ressent pour Ludovie : j'ai pris fermement mon parti ; elle ne reverra sa fille que le jour où elle prononcera ses vœux. »

Madame de Fontevrault recourut à tout ce que son éloquence avait d'empire pour persuader le duc que l'on ne pouvait destiner une enfant à la vie religieuse, ignorant si sa vocation l'y appellera. Elle lui dépeignit le malheur d'une jeune personne condamnée à prononcer des vœux éternels désavoués par son cœur. Rien n'attendrit le duc ; au contraire, il assura l'abbesse qu'il ne tenait qu'à elle d'inspirer à sa fille les sentimens qu'il

exigeait qu'elle eût ; lui recommanda de l'éloigner plus que jamais des idées d'un monde qu'elle ne connaissait point encore ; de lui apprendre, au surplus, qu'elle devait craindre son père et lui obéir. Ayant payé la pension de Ludovie et prié l'abbesse de s'adresser à l'avenir à un banquier de Paris, qu'il désigna, il quitta l'abbaye, laissant madame de Fontevrault indignée d'une aussi grande dureté de cœur et désolée de n'avoir pu réussir à rendre à Blanche son enfant.

CHAPITRE X.

L'EXPRESS envoyé par le duc à Montargis avait fait la plus grande diligence, et était arrivé de trop grand matin pour que les dames fussent éveillées : ce n'était plus le temps de la belle saison ni des promenades matinales ; tout reposait encore dans le château, hors le concierge, qui, au nom du duc de Limours, s'empessa d'accueillir l'envoyé. N'osant troubler le repos de la duchesse, ni retarder la remise de la lettre, que le postillon assura être fort pressée, il ne savait trop ce qu'il devait faire, lorsque mademoiselle de Beaumont parut ; au bruit du courrier, au claquement de son fouet, elle s'était levée et mise à la fenêtre ; le duc s'offrait à sa pensée : « C'est lui peut-être, » s'était-elle dit ; ayant reconnu la livrée et le postillon, elle passe une robe à la hâte et vole s'informer auprès, de Dumont du sujet qui l'amène, et si le duc est encore loin de Montargis. Dumont lui donne la lettre qu'il a apportée, lui raconte tout ce qu'il a entendu dire de l'exil de son maître, et quitte mademoiselle de Beaumont pour aller déjeuner et se reposer.

Adrienne pensa devoir d'abord prévenir la comtesse de la disgrâce du duc et des causes de cette disgrâce. Elisabeth n'en fut point surprise ; elle connaissait depuis quelques années la passion du duc pour Madame, et prévoyait que tôt ou tard cette passion le ferait bannir de la cour. Elle convint avec mademoiselle de Beaumont de laisser ignorer cette nouvelle erreur à celle qui aimait encore trop tendrement le coupable, pour ne pas

gémir sur sa faute. La comtesse ayant fait venir Dumont, exigea qu'il ne parlât à personne de ce qu'il avait dit à mademoiselle de Beaumont : quelques louis acquirent son silence.

Adrienne n'hésita plus à entrer dans la chambre de la duchesse, qu'elle trouva assise sur son lit et prête à sonner ses femmes. « Bonjour, ma chère, dit la duchesse ; par quel hasard entrez-vous ici la première ? – C'est, répondit mademoiselle de Beaumont, que je vous apporte un message qui sera bien reçu, et que j'ai envié à tout autre le bonheur de vous le présenter. » Posant la lettre entre les mains de la duchesse, elle courut ouvrir les volets et revint s'asseoir près du lit. « Dieu ! c'est de Limours, s'est écriée Blanche ; la lettre n'a que quelques lignes, sans doute je vais le revoir... Oui, oui, dit-elle avec joie, oui, mon Adrienne, il vient ; il sera ici dans un mois. Ce petit billet est bien court..., il n'est pas... tendre..., pas aussi tendre que je l'espérais ; après une aussi longue séparation, lorsque j'ai pensé mourir » A ces paroles, quelques larmes baignèrent ses yeux ; elle prit le portrait de Ludovie, lui donna plusieurs baisers, et sourit en le posant sur les lèvres d'Adrienne... Après un moment de silence elle dit, comme frappée d'une réflexion soudaine : « Mais pourquoi préfère-t-il ce château abandonné à ce délicieux Montargis ? Ma tante en a, il est vrai, la jouissance ; cela ne doit pas l'empêcher d'y venir ; elle l'y recevra avec joie. Je vais me lever bien vite, je la prierai de lui écrire de venir ici. Ce vieux château démeublé, où tout est en désordre, n'est pas habitable... » La duchesse sonne ses femmes, fait à la hâte une toilette du matin, court embrasser sa tante, lui annonce l'arrivée de son mari au château de Limours, et lui dit ce qu'elle attend de sa tendresse et de sa bonté pour elle. « Sans doute, répondit Elisabeth, je recevrais avec joie le duc dans ce château, qui t'appartient plus encore qu'à moi, et mon bonheur serait d'y vivre au milieu de vous ; mais il s'élève un obstacle entre tes désirs et les miens. – Lequel ? répond Blanche en pâlisant. – Lequel... la volonté du Roi. – Comment ? – Le duc est exilé à Limours et non pas à Montargis. – Exilé ? – Oui. – D'où le savez-vous ? – De mes amies qui me l'ont écrit. – Exilé ! pourquoi ? – Faut-il demander à la cour les causes d'une disgrâce : un envieux, un mot, une intrigue de cour, un rien. – Ah ! je connais

Limours, reprit la duchesse, il doit être bien malheureux. Partons, ma mère ; ma mère bien-aimée ; allons embellir son exil... Oh ! partons... partons... –

C'est fort bien, répondit en riant la comtesse, mais trouve bon que je déjeune, que tu déjeunes aussi ; et comme à nous deux nous ne ferions pas grand chose, laisse-moi le temps de faire venir mon architecte et quelques gens de l'art. Ce château, quoique délabré, est solidement construit, et je ne doute point qu'avec du zèle, de l'argent et du goût, on ne trouve moyen d'y faire un logement commode et même agréable. »

Sur-le-champ Elisabeth mande les artistes dont elle a besoin. Blanche désirait voir le courrier et s'informer à lui de la santé de Limours ; on lui dît qu'ayant couru jour et nuit, épuisé de fatigues, il est couché. Trop bonne pour s'opposer au repos dont il a besoin, elle ne le demande plus. L'architecte et les autres personnes qu'avait mandées la comtesse arrivèrent. Blanche brûlait de partir ; les voitures étaient prêtes ; elles y montent, arrivent au pont, qu'elles traversent, et sont enfin dans le silencieux château que toutes deux espèrent embellir. Le vieux concierge a déjà reçu les ordres de son maître ; il ouvre à la belle duchesse, qu'il admire, lui présente les clefs ; cependant il marche devant elle pour ouvrir les portes : sa femme, sa fille font un grand feu dans une salle où à peine on trouve de quoi s'asseoir ; les dames s'y arrêtent tandis que l'architecte, le peintre, le maçon et le tapissier vont visiter les bâtimens. Après un très-long examen, l'architecte vient annoncer à la duchesse que rien n'est plus facile que d'arranger un superbe appartement dans la façade du château qui donne sur la Durance ; de mettre en état l'entrée, la cour, les écuries, enfin tout ce qui est nécessaire à l'habitation d'un grand seigneur. « Nous avons peu de temps pour ces travaux, lui répond Blanche. – Cela ne fait rien, madame, on y mettra assez d'ouvriers pour que dans quinze à vingt jours mon plan soit exécuté. Venez, mesdames, je vous expliquerai comment je compte parvenir à remplir vos vues. Il faut d'ailleurs que madame la duchesse désigne la partie de ce vaste emplacement qu'elle veut réserver pour elle. » On se rendit dans les longues salles dévastées, et l'architecte expliqua les nouvelles distributions. Blanche voulut être logée à l'extrémité du bâtiment où se trouvait une tourelle dont la fenêtre était en face de la chambre

qu'occupait la comtesse à Montargis : « S'il nous sépare, pensait Blanche, nous nous verrons, quoique de loin. »

Le jour était avancé, les dames retournèrent à leur château ; l'architecte promit que les ouvriers travailleraient dès le lendemain. Blanche écrivit de tous côtés pour faire venir à temps les meubles nécessaires ; elle allait tous les matins visiter les ouvriers, et voyait avec délice avancer les travaux, comme par enchantement. La promesse de l'architecte fut exécutée ; le vingtième jour on n'eut plus que les meubles à placer, les tableaux et les décors, car Blanche avait voulu que son époux n'eût presque rien à regretter. Enfin tout est prêt, tout est commode et même élégant. On voit que l'amour, les grâces, la richesse ont présidé à l'étonnante métamorphose de ce séjour. Blanche éprouve à la fois l'impression la plus douce et la plus pénible ; il faut se séparer de sa tante encore une fois ; mais elles se rapprocheront souvent. Des lumières posées sur les fenêtres diront qu'elles pensent l'une à l'autre, indiqueront le moment de se voir. Elles pourront s'écrire par le secours d'Adrienne. Ces précautions, qui annoncent de la défiance et une sorte de mystères, ne sont point imaginées par Blanche ; elle s'y refuserait même, si elles n'étaient une consolation pour sa tante.

Le moment fixé pour l'arrivée du duc est peu éloigné ; la duchesse veut aller l'attendre, elle veut partir ; Elisabeth l'accompagne et passe ce jour avec elle. Il faut enfin se séparer ; Adrienne reste avec Blanche, et le lendemain elles s'occupent de décorer pieusement l'oratoire : c'est là que la duchesse place ses livres de piété, c'est là qu'elle enferme en soupirant le portrait de Ludovic, et qu'elle viendra le revoir. Elle le possède à l'insu de son époux, et croirait devoir le lui avouer si ce n'était autant le secret d'Elisabeth que le sien. Son âme est si pure que le plus léger tort est un tourment pour elle. Sans doute elle trouvera l'occasion d'ouvrir son cœur tout entier à Limours ; et ce portrait, déjà bien cher, le lui sera bien plus encore lorsqu'elle en jouira de son aveu.

Par une belle matinée d'hiver, Blanche, occupée d'un paysage qu'elle peint, tandis que mademoiselle de Beaumont lui fait la lecture, est détournée de son travail au bruit que font les chevaux des équipages qui entrent dans les cours. « C'est lui ! » dit-elle..... Son cœur palpite, elle

s'élance au-devant du duc, et se jette dans ses bras comme il descend de voiture. Limours la contemple un moment avec une flatteuse surprise : ses regards l'avertissent qu'il ne l'a jamais vue aussi jolie. L'heureuse Blanche a reçu ses regards au fond du cœur : pressée de faire sentir à Limours combien elle s'est occupée de lui, elle le conduit à l'appartement qui lui est préparé. Le duc, agréablement surpris, ne conçoit pas qu'en si peu de temps elle ait pu faire d'un séjour si affreux un lieu de délices. Tous ses goûts-ont été consultés et suivis ; il sourit à Blanche de ce sourire qui le ravit.... « Ce n'est pas encore pourtant, lui dit-il avec tendresse, ce que je trouve ici de plus embelli. » La duchesse rougit de plaisir et d'amour. Limours s'étonne un instant de l'avoir délaissée.

Un repas élégant est bientôt servi. Rien ne manque au duc pour être heureux ; il croit l'être pendant quelques jours. Les seigneurs voisins s'empressent de le visiter ; ils admirent son château, et plus encore la beauté gracieuse qui en fait les honneurs. Blanche, au comble de la félicité, a donné chaque jour à sa tante le signal du bonheur ; la comtesse est venue la voir, le duc l'a reçue avec politesse ; il a remercié mademoiselle de Beaumont des soins qu'elle a donnés à la santé de sa femme, et, quoiqu'elle ne soit plus admise dans l'intimité comme elle l'était à Montargis, ravie de la joie de la duchesse, elle ne demande que de la voir toujours heureuse.

Un bonheur paisible, une vie ignorée, une épouse douce et tendre qui volait au-devant de ses vœux, ne pouvaient contenter long-temps l'active imagination de Limours. Il lui fallait des plaisirs bruyans, de l'éclat, des honneurs ; l'image de Madame se retraçait à sa pensée et l'enflammait de nouveau.

Injuste comme la prévention, il compare la tendre Blanche, que l'amour et la crainte ont rendue timide, à cette princesse soutenue par le rang, environnée des prestiges du trône, de la dignité, de la grandeur, commandant le respect et l'admiration. Les douces nuances du caractère de la duchesse sont éclipsées par l'éclat de sa rivale...., le prestige d'un moment est détruit ; Limours s'étonne d'avoir été sensible à quelques charmes, à des soins qu'il suppose maintenant adressés plutôt à Ludovie qu'à lui-même. « Elle a cru, se disait-il, obtenir, par une feinte tendresse, le

retour de sa fille ; elle ne m'en parle point encore, mais sans cesse elle y songe ; c'est pendant mon absence qu'elle a retrouvé sa santé, ses grâces ; si elle m'eût aimé comme j'aime, cette absence, dont je ressens toutes les douleurs, eût ajouté à ses maux par les mêmes tourmens que j'endure.... Non, le calme de son âme ne lui permet pas de sentir l'amour..... Qu'elle me donne un fils et je lui pardonnerai peut-être ses efforts pour revoir Ludovie... »

Limours a écrit plusieurs fois à Paris ; il demande des nouvelles de la cour, mais il ne reçoit point de réponse. Les uns craignent de se compromettre en écrivant à un exilé, les autres l'ont déjà oublié. Ce silence l'accable ; triste, rêveur, il reste seul et abandonné à sa mélancolie. Blanche s'aperçoit, que ses soins l'importunent, qu'il veut être laissé à lui-même, elle respecte et plaint une douleur qu'elle attribue à la disgrâce qu'il éprouve, et renferme dans son cœur le tendre intérêt qu'elle craint de voir repousser, Six mois s'étaient tristement écoulés, Limours n'espérait plus de nouvelles, lorsqu'il reçut une longue lettre du duc de Lude, gentilhomme de la Chambre, que son goût exclusif, pour la galanterie, le luxe, la chasse, avait rapproché de Limours. Après avoir plaint avec assez de légèreté le malheur de son ami, il s'excusait de ne lui avoir point écrit plus tôt : « En vérité, disait-il, il n'y avait pas une nouvelle à la cour qui valût la peine d'être racontée : le Roi aime toujours éperdûment mademoiselle de La Vallière ; les dames se piquent d'imiter sa constance ; les fêtes se ressemblent toutes ; enfin nous étions sans bruit, sans tracasserie ; qu'écrire alors ? Grâce au génie de l'intrigue, j'ai à présent de quoi vous adresser une lettre intéressante.

Premièrement : soit scrupule, dépit ou coquetterie, La Vallière s'est déterminée à fuir son royal amant, et à se renfermer dans le couvent de Saint-Cloud. Un roi jeune, fier, ardent, amoureux, ne se laisse point ravir ce qu'il aime. A la première nouvelle de son malheur, Louis XIV s'élance sur un cheval et court au grand galop à Saint-Cloud, se fait ouvrir les grilles et ramène en triomphe la tendre fugitive. On ne put cacher aux Reines cet événement trop public. Marie-Thérèse pleura ; la reine d'Autriche éclata en reproches, que Louis écouta en amant et auxquels il répondit en roi. Chacun

prit part, selon ses sentimens ou ses intérêts, à la division de la famille royale.

» Depuis que mademoiselle de La Vallière fuyait le monde et retenait le Roi près d'elle, Madame et la comtesse de Soissons avaient cherché un moyen de le lui enlever à leur tour, en instruisant la jeune reine des infidélités du roi, espérant qu'alors elle ferait éloigner La Vallière de la cour. Elles communiquent ce projet au comte ; de Guiche, toujours amoureux de Madame sans qu'elle s'en offense, et au marquis de Vardes, d'un esprit entreprenant, artificieux, d'une ambition déréglée. On n'osait s'adresser à la Reine, qui l'eût redit aussitôt au Roi. De Vardes proposa la mesure la plus extravagante ; la jalousie et l'imprudence l'adoptèrent. De Vardes composa une lettre comme écrite par le roi d'Espagne à sa fille, et dans laquelle il lui conseillait d'exiger le renvoi de mademoiselle de La Vallière. Le comte de Guiche la traduisit en espagnol. La comtesse de Soissons fournit l'enveloppe d'une lettre venue véritablement d'Espagne et qu'elle déroba à la Reine ; elle se chargea encore de placer le faux écrit sur le lit de Marie-Thérèse. Ces précautions semblaient trop bien prises pour ne pas réussir ; mais la Molina, espagnole et femme-de-chambre de la Reine, ayant trouvé cette lettre et remarqué que le cachet en est contrefait, soupçonnant quelque mystère dangereux, remit la lettre au Roi. La cour était alors à Saint-Germain. Le Roi fit appeler le comte de Guiche, qui frémit d'abord en voyant la lettre entre les mains du Roi ; mais s'étant promptement remis, il osa accuser mademoiselle de Montpensier. Louis rejeta un tel soupçon, estimant le caractère noble et vrai de Mademoiselle, et fit venir de Vardes, qui n'hésita point à assurer que ce complot était l'ouvrage du duc et de la duchesse de Navailles. Le Roi, dont la sévère duchesse avait souvent contrarié les goûts, ne douta point qu'elle ne fût coupable, ainsi que le duc : il leur ôta leurs charges, et les relégua dans leurs terres. Mais la vérité vient de se découvrir : Madame témoigna trop de bonté au comte de Guiche, on en rendit Monsieur jaloux : le comte fut obligé de sortir du royaume. De Vardes, resté dépositaire de ses intérêts auprès de Madame, osa parler pour lui-même ; Madame ne l'écouta point : piqué de son mépris, il s'unit à la comtesse de Soissons pour tenir des

discours malins contre la princesse : leur méchanceté la brouillait sans cesse avec Monsieur. Furieuse de cette conduite outrageante, résolue de s'en venger, quelque risque qu'elle courût, Madame se décida à avouer au Roi tout le manège de la lettre. Le Roi lui a pardonné en faveur de sa franchise. Le comte reste exilé ; mais il y est accoutumé. Madame de Soissons, malgré l'ancienne amitié du Roi, a ordre de ne plus paraître à la cour, et perd sa place de surintendante. Le perfide de Vardes est envoyé dans un cachot à Montpellier.

Voilà, mon cher duc, bien des événemens en peu de jours ; ils prouvent que l'intelligence dure peu entre les méchans, et qu'il vaut mieux aimer, chasser, se divertir, que de se livrer à l'intrigue. J'espère que vous devrez bientôt à une de ces révolutions fréquentes à la cour, votre rappel, et que vous serez des fêtes que l'on doit donner à Fontainebleau. »

Cette lettre, que Limours relut cent fois, l'agita de diverses manières ; d'abord les bontés constantes de Madame pour le comte de Guiche réveillèrent sa jalousie ; la conduite du marquis de Vardes le transporta de fureur : il plaignit le duc et la duchesse de Navailles, victimes d'une fausse accusation, et s'affligea de l'erreur qui avait entraîné Madame loin de l'équité qui lui était naturelle. D'autres réflexions le consolèrent. Madame par son aveu a réparé sa faute et sacrifié son rival. La disgrâce de la comtesse de Soissons flattait la haine qu'il ressent pour elle. Vardes renfermé dans la citadelle, venge la princesse de son amour insolent, de sa trahison. Limours se croit moins malheureux : ce rappel, dont le flatte le duc de Lude, ne lui paraît pas impossible, surtout si Anne d'Autriche veut le demander au Roi. Elle s'intéresse à Blanche ; si la duchesse écrivait... ; elle peut encore s'adresser à Madame. Il réfléchit long-temps sur ce projet. Si Madame consent à lui pardonner... Elle sait qu'il l'adore ; le comte de Guiche est séparé d'elle pour toujours... Il n'ose achever cette pensée, sachant que c'est la main même de sa femme qu'il va faire servir à l'intérêt de son coupable amour. Cette réflexion l'arrête ; il cherche un autre moyen ; cent fois il est prêt à rompre son exil, à aller se jeter aux pieds de la Reine-mère, et achever de se perdre. Ne pouvant surmonter ses desirs, ni calmer

son agitation, il se décide à ce dernier parti, lorsqu'un nouveau revers semble rendre son exil éternel.

La Reine-mère, princesse admirable par son grand caractère, ses vertus, ses principes religieux, sa générosité, sa douceur, attaquée depuis trois ans d'une maladie douloureuse et mortelle, venait de terminer une carrière brillante, mais orageuse. Elle ne s'occupait plus que de quitter une vie si noble et si pure, et d'aller rejoindre son Créateur, quand la mort l'enleva à ses enfans et à ses peuples inconsolables. Cette perte était affreuse pour le duc, non-seulement par l'attachement et la reconnaissance qu'il ressentait pour cette princesse, mais par sa disgrâce dont il n'entrevoyait plus le terme. Sa douleur alla jusqu'au désespoir : tout semblait l'accroître. Il ne voulut plus voir personne ; Blanche ne fut pas exceptée. Son château devint l'asile du deuil et du silence. Le soir, la nuit, malgré les vents, la pluie, les neiges, il s'égarait dans les forêts ou sur les rives de la Durance, nommant tour à tour Anne d'Autriche et Madame,

Saisi de froid, il rentrait dans son château par une porte secrète et sans rencontrer personne, cherchait quelques heures de sommeil et ne pouvait en goûter le calme bienfaisant.

Blanche, tremblant pour la vie de Limours, se trouvait plus malheureuse qu'elle ne l'avait jamais été, elle ne quittait plus son oratoire ; là, baignant de larmes le portrait de Ludovie, elle priait le Seigneur de conserver un père à sa fille et à elle-même un époux ; elle n'ignorait pas l'état du duc ; une toux violente, suite de l'intempérie des saisons à laquelle il s'exposait sans cesse, pouvait attaquer sa poitrine ; n'osant braver sa défense, ni lui parler en faveur de lui-même, elle gémissait et priait.

Le retour du printemps lui fit espérer que le duc retrouverait du calme avec les beaux jours ; en effet, il parut moins souffrant, mais aussi sombre, et voulut tout l'été continuer sa vie solitaire. Blanche écrivait à sa tante ; elles se voyaient quelquefois ; elle lui disait : « Le rappel de Limours peut seul lui sauver la vie, » Elisabeth songeait au moyen de l'obtenir, mais n'osait flatter la duchesse d'un succès encore incertain. L'automne rendit au duc ses premières douleurs. Sa toux devint sèche, fréquente ; il crachait le

sang, et consentit enfin à recourir aux conseils des médecins, et à recevoir les soins de sa femme.

Les maux du corps font oublier ceux de l'imagination ; tous les intérêts se taisent, hors celui que l'on prend à soi-même. Le duc croyait ne plus tenir à la vie, et il ressent le désir de la conserver. Mais le mal était grand, les remèdes ne produisaient rien. Il passa ce second hiver dans l'état le plus cruel. Blanche écrit à son médecin : elle lui devait la vie et pourrait lui devoir plus encore. Le docteur n'hésita point à se rendre à la prière de la duchesse, à laquelle il portait le plus profond attachement. Il examina le malade, vit que le chagrin rendait sa maladie presque incurable ; qu'un plus long séjour sur la terre de l'exil le précipiterait dans la tombe ; tandis que son rappel pourrait prolonger ses jours, sinon lui rendre tout-à-fait la santé. Après avoir ordonné tout ce qu'il crut propre à arrêter les progrès du mal et à calmer les douleurs, il partit, étant convenu avec Blanche d'entretenir avec elle une correspondance suivie.

De retour à Paris, Fagon se présente chez le Roi, dont il est aimé, et lui peint l'état de Limours, le malheur de la duchesse ; il vole chez Madame, qui s'attendrit sur le sort de la vertueuse Blanche. Monsieur, dont la bonté de cœur ne s'est jamais démentie, partage l'émotion de la princesse. Ils oublient les torts de Limours en faveur de sa vertueuse victime et de ses erreurs ; ils se joignent au docteur pour obtenir sa grâce du Roi. Louis XIV l'accorde à Blanche ; il l'attache même à la Reine, qui se félicite d'adoucir les longues peines de la charmante duchesse, qu'elle a plaint si souvent. Limours ne retrouvera point sa place, mais il pourra reparaître à la cour. C'est à la duchesse que ces heureuses nouvelles seront annoncées pour qu'elle les apprenne au duc avec les ménagemens qu'exige son état.

Blanche était loin d'espérer une grâce qu'elle souhaitait ardemment comme l'unique moyen de conserver les jours de son époux. Sa joie fut inexprimable ; craignant de la laisser paraître aux yeux de Limours avant qu'il fût assez préparé à l'heureux changement de son sort, elle s'efforça de la modérer, et de parler avec calme. Elle ne savait pas que ce rappel perdait une grande partie, de son prix en ne rendant point au duc sa place auprès de Madame ; aussi s'étonna-t-elle du peu d'émotion qu'il éprouva.

La réflexion fit sentir à Limours qu'il aurait du moins le bonheur, longtemps inespéré, de revoir celle dont il ne peut supporter l'absence. Quelque irrité qu'elle soit contre lui, lorsqu'elle le verra pâle, défait, mourant ; lorsqu'elle se dira que la passion qu'il ressent pour elle l'a conduit sur les bords de la tombe, son cœur ne restera point insensible. Cette pensée lui donne la force d'ordonner les préparatifs de son départ. Blanche sollicite et obtient de lui qu'ils passeront à Montargis le temps nécessaire aux apprêts du Voyage, mademoiselle de Beaumont restant pour les surveiller. Ils rejoignent la comtesse Elisabeth. Elle félicite son neveu ; s'effraie en silence du changement de ses traits, et jouit au fond du cœur de ce que la duchesse ; attachée à la cour, va briller de nouveau par ses grâces et ses vertus. Elle ne sera plus isolée, captive ; il lui manquera sa fille ; la comtesse ose, dans un moment où le duc est seul avec elle, prononcer le nom de cette enfant ; mais il l'assure que son sort est irrévocablement fixé.

Enfin, après un long exil, Limours revoit ces lieux si chers à son amour. Le voyage a irrité ses douleurs ; Fagon exige quelques jours de repos. Trop impatient de revoir Madame, il se hâte le plus possible d'aller remercier le Roi, et de conduire Blanche chez la Reine. La duchesse en reçut le plus touchant accueil ; la Reine daigna témoigner au duc l'intérêt qu'elle prenait à sa santé. Ils se présentèrent ensuite au Palais-Royal. Madame adressa à la duchesse les paroles les plus flatteuses, et traita le duc avec cette bonté compatissante due au malheur et à la souffrance. La présomption, qui n'abandonnait point Limours, lui fit interpréter selon ses désirs ce qui n'était que la pitié d'un bon cœur, et il se retira pénétré d'un triomphe imaginaire, mais qui ranima sa frêle existence.

C'est alors qu'éclata la guerre contre l'Espagne. Le conseil de Madrid s'opiniâtrait à refuser à Louis XIV plusieurs grands fiefs des Pays-Bas, par succession dévolue de plein droit à la Reine, depuis la mort de son père Philippe IV. Le Roi quitta la cour et Versailles, qu'il faisait bâtir, étalant merveilles sur merveilles, forçant la nature même à lui obéir, et marcha sur Lille, la prit en personne, et en moins de deux ans conquit tous les Pays-Bas. Les Hollandais, effrayés de cette conquête et tremblant pour eux-mêmes, formèrent une ligue qui détermina Louis XIV, malgré qu'il aimât la

guerre, à faire la glorieuse paix d'Aix-la-Chapelle. Voulant détacher de cette ligue le roi d'Angleterre, Louis résolut d'employer Madame, sœur du Roi, et dont elle était fort aimée, à cette négociation. Pour qu'elle réussît il fallait de l'adresse et du mystère. Monsieur, dont on craignait l'indiscrétion, ne fut point du secret.

Le Roi, sous prétexte de faire connaître à la Reine les villes que, par son mariage, elle avait réunies à la France, annonça qu'il allait faire un voyage sur les côtes de la Picardie. Madame et Monsieur partirent avec le Roi. Il était convenu que le roi d'Angleterre, sachant sa sœur si près de lui, l'engagerait à passer la mer, et qu'elle achèverait le traité commencé qui le détacherait de la Hollande. Blanche devait accompagner la Reine, et s'affligeait de quitter Limours que le départ de Madame rendait plus triste et plus souffrant. Il se disait que sans son imprudent aveu il suivrait partout les pas de la princesse, et enviait à la duchesse ce Bonheur qu'elle était loin de souhaiter.

Le voyage fut plus magnifique qu'agréable. La Reine, forcée d'avoir à ses côtés mesdames de La Vallière et de Montespan dont elle était jalouse, montrait une aigreur excusable. Madame était triste, parce qu'elle cachait à Monsieur le vrai but de son voyage, et qu'il paraissait mécontent. Mademoiselle seule, parmi ces illustres personnages, était satisfaite ; elle aimait le comte de Lauzun, alors général de l'armée qui suivait le Roi. Son commandement lui fournissait sans cesse l'occasion de se montrer aux yeux prévenus de cette princesse, et de la confirmer, par des attentions flatteuses, de l'amour qu'il feignait d'avoir pour elle.

Madame, ayant parfaitement réussi dans la négociation dont le Roi l'avait chargée, revint à Saint-Cloud, pleine de joie et de santé, au mois de juin ; mais soit qu'elle portât le germe d'une mort prompte, soit qu'une main coupable ait coupé le fil de ses jours, on entendit, le vingt-neuf du même mois, retentir à Saint-Cloud ce cri terrible : *Madame se meurt !* et auquel succéda bientôt un cri plus terrible encore : *Madame est morte !* Elle n'avait que vingt-six ans.... La cour regretta peu cette princesse charmante ; le public, plus juste, donna des larmes à sa fin prématurée.

A cette affreuse nouvelle, aussi terrible qu'inattendue, Limours tomba sans connaissance ; le vaisseau qui s'était rompu dans sa poitrine se rouvrit de nouveau. Ses gens alarmés coururent avertir la duchesse de l'état de leur maître : elle obtint sans peine de la Reine la permission de voler où l'appelait ses devoirs et son cœur, et retint à peine un cri d'effroi en voyant le duc inondé de sang et la figure déjà couverte des ombres de la mort. Cependant les médecins la rassurent ; Fagon surtout lui promet que l'on peut encore le sauver. En effet, l'hémorragie cesse ; Limours reprend ses sens : on lui défend de parler. Blanche se retire derrière les rideaux et se promet de ne point le quitter un seul moment.

Pendant plusieurs jours Limours accablé ne s'aperçoit point de la présence de Blanche ; ses idées confuses lui rappellent qu'il est malheureux, mais sans qu'il puisse définir la cause de la douleur morale qu'il éprouve ; ce souvenir ne devait être que trop tôt fidèle.

Une nuit, après avoir goûté quelques heures de sommeil dues à une potion calmante et aux soins attentifs de la duchesse, qui, à demi couchée sur une chaise longue, épiait en silence le repos ou le réveil du malade, l'imagination du duc, rafraîchie par ce moment de tranquillité, lui retrace par degré son infortune : il croit d'abord qu'un songe funeste trouble son esprit, et cherche à l'écarter ; mais il sent qu'il ne dort point, retrouve ses souvenirs, et l'affreuse certitude pénètre son cœur en le déchirant. Il pense être seul ; d'ailleurs ne sent-il pas qu'à présent il est seul dans l'univers : Blanche, que des rideaux séparent à peine de lui, est bien loin de sa pensée. Il s'écrie, sans croire comme sans redouter d'être entendu :

« Il est donc vrai !..... elle n'est plus !... O ciel ! Henriette n'est plus ! » Ces paroles, qu'interrompent des gémissements et des sanglots, attirent l'attention de la duchesse ; elle se lève, s'approche du lit en tremblant, s'arrête en entendant le duc continuer ainsi : « Oui, je l'adorais ! je n'adorai jamais qu'elle ! je la suivrai au tombeau ! Ombre chérie, ombre révérée, reçois le serment que je te fais de ne vivre que pour te pleurer, et de mourir pour te rejoindre. Oh ! puisse bientôt la mort me réunir à toi pour toujours ! » A ces paroles la duchesse sent un froid mortel se glisser dans ses veines et passer jusqu'à son cœur ; ses forces vont l'abandonner, elle

saisit machinalement le rideau contre lequel elle est restée, et tombant à genoux près du lit, elle prononça doucement ces mots : « Malheureuse ! il ne t'a jamais aimée ! » et laissa tomber, sa tête, sur la main de Limours, étonné de sa présence ; des plaintes qu'il vient d'entendre, des pleurs qu'il sent couler. Il reconnaît sa femme : et ne pouvant trouver assez de force pour la relever, ne sachant par quels discours il pourrait adoucir l'aveu cruel qu'il vient de faire, Limours reste un moment incertain et troublé. Blanche, immobile, demeure dans l'attitude où le désespoir et la faiblesse l'ont placée ; mais Adrienne et une autre femme qui veillent près d'elle s'approchent du lit, prennent la duchesse dans leurs bras, vont pour la coucher sur le canapé ; Limours les prie avec instance de la transporter chez elle. Blanche entend donner cet ordre, elle soupire, et jette un tendre regard sur l'ingrat qui veut encore l'éloigner ; mais craignant que sa résistance ne fît trop d'impression sur lui, elle se laisse entraîner, et, seule avec Adrienne, elle s'abandonne à toute sa douleur.

« Hélas ! lui dit-elle, quel jour affreux est venu tout-à-coup m'éclairer, chère Adrienne ! Quand il a demandé ma main, quand il a parlé si tendrement le langage de l'amour, il me trompait ; il ne m'a jamais aimée !..... Pourquoi donc a-t-il feint un sentiment qu'il n'éprouvait pas ? Pourquoi m'a-t-il enlevée au bonheur, à la paix, à mes chères, contrées ! D'où venait cette jalousie qui, m'a tant fait souffrir ? Je me plaisais à en trouver l'excuse dans l'inquiétude inséparable de l'amour. Pauvre Ludovie ! ajoutait la duchesse en fondant en larmes, je m'étonnais de sa haine pour toi, à présent j'en sais la cause ; il ne t'aime point, parce que tu es ma fille !

– Cessez, madame, répondit Adrienne, de gémir sur des torts qui tiennent plus au caractère de votre époux qu'à son cœur : l'orgueil est son seul défaut ; mais cet orgueil l'emporte sur toutes ses bonnes qualités ; cet orgueil lui a fait souhaiter l'alliance de l'illustre héritière de Montargis. Votre extrême jeunesse, vos grâces l'ont attendri ; il vous aimait, madame, non de cette passion qu'irrite les obstacles ; non de cette effervescence de l'imagination qu'une épouse tendre et fidèle ne fait point naître ; mais d'un sentiment qui tient de l'estime et de l'amitié. Il voulait être exclusivement aimé et croyait le mériter. Vous parûtes à la cour avec trop de succès pour

qu'il n'en fût pas flatté. Il vit qu'on lui enviait sa jeune et belle conquête, et devint jaloux ; il le fut de Ludovie, parce que la patience avec laquelle vous supportiez votre captivité lui parut une preuve que vous préféreriez à tout votre enfant : il l'éloigna comme étant sa rivale dans votre cœur. Sa vanité lui persuada que Madame devait l'aimer : plaire à la sœur de son Roi, l'enlever au prince aimable dont elle était l'épouse, lui sembla un triomphe flatteur ; il osa l'espérer. Trompé dans ses désirs, il les ressentit avec violence..... Mais, croyez-moi, son cœur ne fut pour rien dans ce délire, qu'il entretient encore aujourd'hui, parce que la vanité, qui l'a sans cesse abusé, lui persuade que si Madame n'eût point, si jeune encore, perdu la vie, elle lui eût été favorable. Cette chimère, qu'a fait naître la présomption, ne peut durer long-temps, vous retrouverez vos droits sur son cœur, et Ludovie vous sera rendue. »

Blanche aurait voulu croire aux prédictions d'Adrienne, mais sa raison s'y refusait. La certitude que Limours ressentait pour une autre un amour qu'elle ne lui avait jamais inspiré portait le découragement dans son âme. Elle a fait tant de sacrifices ! elle a tant souffert !.... Ses sacrifices, ses souffrances, l'orgueil en a seul joui ! Plus d'espérance.... Si le duc avant de connaître Madame n'a point aimé Blanche, maintenant qu'une passion vive et constante s'est emparée de son âme, il est plus loin encore de l'aimer. Il faut renoncer à l'idée trop chère d'obtenir un jour le prix de sa fidélité, de sa résignation ; il faut s'avouer qu'elle ne fut jamais aimée ! Quand elle n'a plus d'avenir le passé même perd tous ses charmes ; elle ne jouira point de ses souvenirs. L'aimera-t-elle encore ?..... C'est le père de Ludovie..... mais un père qui repousse son enfant, la condamne à l'obscurité du cloître, la prive des caresses d'une mère !..... Blanche se reproche bientôt des réflexions qu'elle sent être contraires à ses devoirs, et, rappelant à elle la religion et le courage qu'elle inspire, retourne vers Limours. Mais depuis qu'il a retrouvé l'exercice de la pensée et acquis la certitude de son infortune, la fièvre le dévore ; long-temps on désespère de sa vie, et la crainte de le perdre ranime la tendresse de Blanche. Elle sent qu'il est encore un malheur plus grand que celui de n'être point aimée, c'est de voir mourir ce qu'on aime. Trop généreuse peut-être, elle plaint l'infidèle, et ne

demande plus au ciel que de lui conserver l'existence. Après de longues alarmes elle obtient cette faveur. Le duc est sans fièvre, ses douleurs de poitrine ont cessé ; les médecins répondent de ses jours ; mais il est faible, triste, languissant ; on craint pour lui la mauvaise saison qui s'approche ; on désire qu'il passe l'hiver dans un climat plus doux. Blanche saisit avec empressement l'occasion d'épargner à Limours une nouvelle douleur. On parle déjà du second mariage de Monsieur avec la princesse Palatine. La duchesse ne sait que trop combien cet événement sera pour Limours une source de souvenirs pénibles. S'oubliant toujours elle-même, elle détermine le duc à partir, pour l'Italie : les lieux lui sont indifférens. Néanmoins, fatigué de son existence monotone, de l'ennui dont il est accablé, le duc, consent à se laisser conduire dans un pays plus favorable à sa langueur.

FIN DU PREMIER VOLUME.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Le page et la romance , par Mme la comtesse d'Hautpoul,...

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k56296975>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et

fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Table des matières

1. Page de titre
2. CHAPITRE PREMIER.
3. CHAPITRE II.
4. CHAPITRE III.
5. CHAPITRE IV.
6. CHAPITRE V.
7. CHAPITRE VI.
8. CHAPITRE VII.
9. CHAPITRE VIII.
10. CHAPITRE IX
11. CHAPITRE X.
12. À propos de cette édition numérique